



La belle histoire de Raïssa

Pièce en six scènes

Ntite Mukendi Aubert Kizito

©1998 – Ntite Mukendi Aubert Kizito

SCENE I : Une enfance tumultueuse.

- Le Narrateur :

Autrefois, dans le Ciel d'en Haut, Mutala maïsu, l'Esprit tout couvert d'yeux, le Dieu qui ne dort jamais, veillant à la permanence des créés et à leur devenir, s'ouvrit à la globalité des Esprits Primordiaux du devenir de la gente féminine qui lui causait quelques soucis. Les hommes et les femmes semblaient avoir oublié qu'au tout début de la création, Mvidie Bende wa Maweeja n'avait accouché que d'un seul type d'êtres créés, mâles et femelles confondus en une seule entité, des hermaphrodites donc. C'est par la suite, afin d'instaurer dans le monde d'en Bas la génération par conjonction d'un substitut de Maweeja-a-Nangila avec un substitut d'un Bende wa Maweeja que les hermaphrodites furent découpés en une partie mâle, l'Homme fécondateur, et une partie femelle, la femme productrice des œufs à féconder. Ces deux êtres sont égaux en essence mais non identiques dans leurs manifestations. Mais au lieu de mener une vie harmonieuse de coopération, Il constata que l'homme profitait de sa force physique pour mener une vie de misère à la femme. Il proposa d'envoyer dans le Bas monde une femme qui apprendrait aux femmes à se faire respecter et redevenir des égales des Hommes.

C'est ainsi que naquit dans un village, une fille nommée Raïssa - Kanyeba, soit Raïssa = princesse et Kanyeba = la fille qui porte chance au clan. Une jeune fille d'une rare beauté mais affligée malheureusement d'une intelligence hors du commun qui la faisait triompher dans toute discussion avec des groupes d'hommes adultes.

(Raïssa - Kanyeba entre en scène).

- Le Narrateur :

Dès son jeune âge, Raïssa Kanyeba se fit remarquer par sa vivacité d'esprit, son intolérance face à la bêtise humaine, sa farouche volonté d'ignorer sa condition de femme et la mise à l'écart des affaires du pays dont elles étaient victimes. Et pire, sa tendance à toujours vouloir se mesurer aux hommes même dans les activités réputées masculines. D'où elle posait problème à tous les hommes du pays qui ne savaient plus comment la prendre, se comporter devant elle.

-Un homme :

Pour moi, Raïssa - Kanyeba, malgré son apparence, n'est pas une fille. C'est un esprit d'homme qui s'est trompé de corps lors de son incarnation. Voyez comme elle va de bagarres en bagarres au point de terroriser tous les garçons de sa génération ! Mieux, voyez comme elle préfère participer, souvent à son avantage, il est vrai, aux discussions et palabres d'hommes adultes ! J'ai pu remarquer l'acuité de son intelligence et surtout la logique implacable qui l'anime. Pour moi c'est une habile tacticienne née, que bien d'hommes adultes n'atteignent pas à la cheville. C'est pourquoi nous tous la surnommons : "Raïssa - Kanyeba, lufwu lua ciula" c'est-à-dire "Princesse Kanyeba, la mort du crapaud", par allusion au fait que le crapaud, bien que faible et facile à tuer, crie chaque soir à-tue tête ses petites pensées, comme s'il voulait ameuter et défier ses potentiels

assassins. C'est un peu le symbole du téméraire qui, malgré la faiblesse de ses moyens, provoque de braves gens, nettement plus forts, et leur fait ainsi endosser la responsabilité de son décès, alors que manifestement il se mourait déjà d'autre chose.

-Le Narrateur :

Un jour, un groupe d'enfants vint la trouver

(R/ : On entend du brouhaha dans les coulisses. Un jeune garçon entre en scène.)

- Le garçon :

Ya'Raïssa Kanyeba, nous, tous les enfants du village, on ne peut plus rien faire, ni aller au marché, ni simplement jouer dans les rues de notre village. Il faut absolument faire quelque chose.

- Raïssa Kanyeba :

Que se passe-t-il ?

- Le garçon :

Un grand garçon, non un Monsieur du village d'à côté vient chaque fois nous embêter. Il prétend que nous sommes sales et que nous faisons trop de bruit. Ce matin il s'est même permis de frapper un de nos petits, sans raison ! Alors nous, on a pensé t'en parler pour que tu fasses quelque chose.

- Raïssa Kanyeba, Lufwu lua ciula :

Bon d'accord, on va le trouver et lui demander de vous laisser tranquille. Ameutez tous les jeunes de notre village et on ira tous ensemble le bagarrer, s'il le faut.

- Le Narrateur :

Tous les jeunes du village, garçons aussi bien que filles, furent ameutés, s'armèrent de cailloux et de bâtons, puis organisèrent un énorme convoi d'une cinquantaine de jeunes supporters prêts à en découdre. Ils n'eurent aucune peine à retrouver l'agresseur : un malabar deux fois plus grand que Lufwu lua ciula.

- Raïssa Kanyeba, Lufwu lua ciula :

Formez une ronde autour du coupable, chantez et dansez bruyamment ! Moi seule je vais l'affronter. S'il résiste, je vous ferai signe, alors, vous lui jetterez des cailloux et le battrez avec vos bâtons.

- Le Narrateur :

Ses supporters lui obéirent comme un seul homme et encerclèrent le malabar. Ensuite elle et elle seule pénétra sans peur au milieu du cercle et se planta résolument devant le malabar qui ne comprenait pas trop ce qui lui arrivait.

- Raïssa Kanyeba, Lufwu lua ciula :

Tu vas maintenant me dire ce qui te pousse à toujours agresser mes petits protégés ?

- Le malabar :

Te dire quoi ?

- un passant :

Lui dire ce qu'elle te demande. Cela commence à faire trop de bruit. Dis leur ce qu'ils veulent et qu'ils s'en aillent jouer ailleurs.

- Le malabar :

Je trouve cette scène du plus haut comique et ne suis nullement intimidé. Que peut bien me faire ce petit bout de fille et cette horde de bébés grimaçants ? Je refuse donc toute discussion, je n'ai rien à te dire, j'ai pas de temps à perdre.

- Le Narrateur :

Visiblement il se préoccupait plus de la bande des supporters l'entourant que de leur chef. Mal lui en prit.

- Raïssa Kanyeba, Lufwu lua ciula :

Tu ne réponds pas ? Tu ne veux pas te justifier ? Tu n'auras qu'à t'en prendre à toi-même. Je te déclare solennellement la guerre. En garde !

- Le malabar :

Me battre moi, contre toi ? Tu rigoles ? Si tu as envie de crever, vas voir ailleurs. La farce a assez duré. Va-t'en ! Si tous vous ne déguerpissez pas et en vitesse, je me fâcherai pour de bon.

- Raïssa Kanyeba, Lufwu lua ciula :

C'est ce qu'on verra. En garde !

- Le Narrateur :

Ce disant, comme un éclair, elle mit un genou à terre, entoura le bas des mollets de son adversaire de ses deux bras et tira brusquement vers elle. Le malabar qui n'y prêtait pas attention, fut surpris et projeté à terre dans un grand fracas. Lufwu lua ciula sauta sur lui et se mit à califourchon sur sa poitrine avec chaque genou bloquant un bras du malabar. Ensuite elle se mit à lui marteler le visage de ses menus poings tout en le lui labourant de ses ongles acérés. Pendant quelques secondes, ce fut vraiment dramatique pour notre bonhomme. Son nez saigna et il sembla être complètement maîtrisé par Lufwu lua ciula.

- Les petits supporters hurlent en dansant :

Il est terrassé, honte à lui ! Il est terrassé, honte à lui ! Il est terrassé, honte à lui ! Il est terrassé, honte à lui ! Il est terrassé, honte à lui ! Il est terrassé, honte à lui ! Il est terrassé, honte à lui !

- Le Narrateur :

Ce boucan attira l'attention de quelques adultes qui s'empressèrent de séparer les deux belligérants bien que notre malabar n'ait pas eu le temps de reprendre ses esprits et de rendre le moindre coup reçu.

- Le malabar :

Lâchez-moi, lâchez-moi, je vais la massacrer ! (hurle le malabar, le visage en sang !)

- Lufwu lua ciula :

Que ça te serve de leçon !

- Le Narrateur :

Et elle fut rapidement juchée dans un tipoy (chaise à porteurs), sur les épaules de ses supporters et le cortège s'en retourna au village en hurlant : Il est terrassé, honte à lui ! Il est terrassé, honte à lui ! Il est terrassé, honte à lui ! Il est terrassé, honte à lui ! Il est terrassé, honte à lui !

- Un passant:

Pourquoi tout ce bruit ? Que se passe-t-il ?

- Les petits supporters :

Un garçon nous embêtait, Ya'Raïssa Kanyeba est venue le bagarrer, elle l'a terrassé, honte à lui ! elle l'a terrassé, honte à lui !

- Le Narrateur :

La nouvelle fit dans le pays, l'effet d'une bombe. Des centaines de personnes défilèrent devant la maison des parents de Raïssa Kanyeba, Lufwu lua ciula pour l'apercevoir et l'admirer. Le pauvre malabar eut à raconter des centaines de fois sa mésaventure et finit par avancer une hypothèse :

- Le malabar :

cette affaire, ça fait des semaines que je la raconte et que j'y pense, je ne comprends toujours pas très bien comment elle a bien pu se passer. Je commence à me demander si je n'ai pas été victime d'un puissant fétiche guerrier qui m'a étourdi et jeté à terre !

- Le Narrateur :

Informé de cet exploit incroyable puisque l'homme terrassé n'était pas n'importe qui. mais un grand chasseur ayant fait ses preuves en terrassant un buffle et que tout le monde respectait, (c'était donc un cilobo cia bilobo !) le chef du Village dut convoquer Lufwu lua ciula en privé pour s'informer à la source.

- Le chef :

Encore une bagarre ! Quand te calmeras-tu pour vivre en civilisée ? Une femme n'est pas faite pour la guerre, parce qu'elle donne la vie et la protège. Reste calme et prépare-toi à devenir une bonne mère de famille. C'est ça qu'on attend de toi et non pas des

conquêtes militaires. Quand tu seras une Muadi on verra ce qu'il faudra attendre de toi. Maintenant, du calme.

- Raïssa Kanyeba, lufwu lua ciula :

Mukalenga Mfumu-anyi, ce n'est pas de ma faute, je vous le jure. Il maltraitait les petits enfants du village sans raison. Ceux-ci m'ont prié d'intervenir, de lui demander gentiment de cesser de les embêter. Je suis allée le trouver mais il ne voulait rien entendre. Alors je lui ai dit que s'il ne cessait pas ses manières, j'allais lui déclarer la guerre. Il s'est moqué de moi, il voulait donc la bagarre ! Ce n'est donc pas de ma faute s'il y a eu bagarre. Moi je ne demande qu'à vivre en paix avec tout le monde.

- Le chef :

Bon, bon, bon ! Dis moi ce qui s'est réellement passé et comment as-tu pu terrasser un vainqueur de buffle ? Ce n'était pas si évident que ça. Il est deux fois plus grand que toi !

- Raïssa Kanyeba, lufwu lua ciula :

Et pourtant c'était très simple ! J'ai commencé par m'assurer de la présence alentours d'adultes qui n'allaient sûrement pas le laisser me démolir parce que je suis une faible petite femme. Je me suis alors dit que si je parvenais à le faire chuter, ce serait gagné pour moi. Car cela ferait un tel bruit que les adultes alentours seraient forcés d'intervenir pour nous séparer. Alors, je l'ai pris par surprise. J'ai mis un genou à terre, j'ai embrassé ses mollets, un peu plus bas, près de ses tendons d'Achille et j'ai tiré d'un coup sec. Paf ! Et le pauvre est tombé comme un bloc de pierres. Alors, il fallait gagner du temps, l'empêcher de reprendre le dessus et permettre aux sauveteurs d'arriver. Je me suis installée sur sa poitrine, j'ai bloqué ses bras, avec mes genoux et je me suis mise à lui labourer le visage de mes ongles pour lui laisser des souvenirs. Les jeunes ont hurlé de joie et les hommes sont venus nous séparer. Et voilà ! C'est tout ce qui s'est passé. Aucun mystère, aucune magie !

- Le chef :

Et les fétiches dont on parle tant, en as-tu ? Lesquels ? Qui te les a donnés ?

- Lufwu lua ciula :

Aucun, chef, je n'ai aucun fétiche, je vous le jure ! Les gens parlent de fétiches parce que c'est leur explication ultime pour tout ce qu'ils ne comprennent pas.

- Le chef :

Très bien ! C'est très astucieux comme tactique ! Tu ferais un bon chef de guerre ! Vas ! Je t'aime bien, mais je ne veux plus entendre parler de bagarre !

- Le Narrateur :

Cet épisode incroyable, quand il fut connu dans le pays, fit de Raïssa Kanyeba, lufwu lua ciula un immense mythe de bagarreur invincible. Triompher d'un vainqueur de buffle, n'est-ce point triompher d'un troupeau de buffles en colère ? Alors imaginez sa force et sa puissance ! Certains la disaient dotée de terrifiants fétiches de guerre lui permettant de terrasser n'importe quel adversaire. D'autres ajoutaient des commentaires aussi terrifiants qu'incroyables qui en faisaient un être quelque peu dangereux.

- le chef :

Je n'ose pas me prononcer sur ce sujet, je préfère conseiller la plus extrême prudence à quiconque voudrait se frotter à elle. Qu'on la laisse tranquille, elle se calmera toute seule.

- Une villageoise :

Pour nous les femmes, Raïssa Kanyeba est une de ces rares envoyées du Ciel, venue nous libérer de l'esclavage des hommes. Désormais, si nos maris ne changent pas, nous aurons un recours valable. Au besoin nous nous ferons initier secrètement par Lufwu lua ciula pour leur régler leurs comptes !

- Un mari :

Tout ça est regrettable. Je ne me pardonne pas de m'être marié trop tôt à une limace incapable de me donner une Lufwu lua ciula dans ma descendance. Personne ne bougerait devant moi.

- Un jeune :

Pour nous, les jeunes, cela fait trop longtemps que les adultes ne voient en nous que des petits riens, des " vont me chercher " dont on use et abuse, et sans avenir qui compte. Maintenant tout a changé, elle est avec nous. Ils doivent nous reconsidérer comme hommes et femmes en devenir, ayant besoin de protection et d'amour. Bref, désormais, nous on ne jure plus que par elle.

Le Narrateur :

Les femmes vinrent discrètement la voir pour lui faire part de leurs misères et leurs angoisses.

Raïssa Kanyeba :

A votre place, je ne fermerai pas les yeux et ne me pelotonnerai pas pour lui faciliter le travail de démolition. Au contraire, dès le premier coup je saisirai la main qui frappe et je me laisserai tomber comme une masse. Il ne pourra que m'accompagner dans ma chute et s'étaler par terre lourdement. Ensuite je crierai bien fort : Première leçon de Raïssa, à la seconde tu seras foutu.

- Un homme :

Qu'il y ait des femmes qui dominent totalement leurs ménages et des maris battus, ça existe et c'est bien connu. Mais on ne doit pas en faire la règle commune, car aucun homme n'aimerait s'engager délibérément dans un tel merdier. Ce serait ruiner l'institution du mariage. Il faut donc que Raïssa Kanyeba s'en aille puisqu'elle entête les femmes, sinon nous, on devra s'en occuper et l'éliminer. Car, buingi m'bupite bulobo.

- Le Narrateur :

Et ce fut le chaos ! D'énormes pressions s'exercèrent sur le chef pour qu'il intervienne et l'éloigne du village. Le chef finit par en convenir et convoquer Raïssa Kanyeba, lufwu lua ciula.

- Le chef :

Ma petite chérie, tu sais très bien que je t'aime beaucoup et que je t'admire et t'approuve. Mais le chef que je suis doit veiller à la paix sociale et au bien-être moral et psychique de ses concitoyens. Comme les choses évoluent actuellement, je dois veiller à ta protection et à ton avenir. Un mauvais coup peut toujours survenir. Aussi, je crois nécessaire de te conseiller de t'éloigner du village, momentanément, le temps que les esprits se calment et ne fassent de toi la cause de tous les dysfonctionnements. Je préviendrais le chef du village que tu auras choisi afin que tu y sois bien accueillie. Qu'en penses-tu ?

- Raïssa Kanyeba Lufwu lua ciula :

J'y pensais beaucoup depuis des jours et des nuits, mais fuir c'est reconnaître qu'on est coupable et de quoi ? De leurs racontars et inventions ? Alors ils croiront pouvoir ainsi m'écraser, ils continueront leurs manigances et je n'aurais plus jamais la paix. Moi je crois qu'il vaut mieux rester dans le village, faire l'expérience de vivre avec eux, les affronter en somme, ce serait un grand défi à relever.

- Le chef :

Tu as théoriquement raison, mais en pratique c'est autre chose. Les hommes deviennent imprévisibles et très méchants lorsqu'ils se sentent menacés dans ce qu'ils croient essentiel à leur petite vie et sans grands moyens de s'en sortir. Alors tout devient possible ! Ils peuvent te tendre des pièges, introduire un serpent Mamba dans ta case pour que tu aies à l'affronter seule une nuit, t'empoisonner ou te rendre la vie impossible. La sagesse conseille de savoir parfois reculer pour mieux sauter. Moi je crois utile de te retirer un certain temps et tu verras que tout ira mieux pour tout le monde, après quand tu reviendras.

- Raïssa Kanyeba, Lufwu lua ciula :

Ma mère était arrivée à la même conclusion et me poussait à y adhérer. Comme c'est aussi votre avis, je commence à croire que c'est la meilleure solution pour tout le monde. Car nuit et jours je suis dérangée par des nuées d'enfants, de femmes et même d'hommes venant me supplier d'intervenir dans leurs bagarres ou projets de bagarres. Je ne crois pas pouvoir passer ma vie à me bagarrer. Aussi je dois quitter ce village, aller m'installer ailleurs, pas trop loin, et apprendre à vivre tranquille, seule, loin de mes parents. C'est serait un meilleur défi à relever.

- Le Narrateur :

C'est ainsi qu'avec l'aide de ses parents, elle déménagea nuitamment pour aller dans le village voisin, où une belle case clôturée, presque sans voisins, l'accueillit.

SCENE II : L'autonomie

- Le Narrateur :

Evidemment avec la réputation qu'on lui faisait dans le pays, Raïssa Kanyeba Lufwu lua ciula ne pouvait qu'inspirer la peur et le vide se fit spontanément autour d'elle. En retour, elle désespérait de tout, aucun effort pour nouer contact avec les villageois :

- Lufwu lua ciula :

Certes, je n'ai qu'une piètre idée des villageois à qui on peut faire gober n'importe quoi et suis pleine de mépris pour la gent masculine qui ne brille presque jamais par sa rationalité. Quant aux femmes, je leur reproche leur passivité face aux frasques de leurs maris et leur marginalisation dans la vie de la société. Enfin, la vie des jeunes du village, rude, faite des corvées, paillarde et vide de sens, c'est peu dire qu'affirmer qu'elle m'est en dégoût au plus profond de mon âme. Aussi, de ce fait, me voilà implicitement condamnée à vivre, repliée sur moi-même, une vie de recluse.

- Le Narrateur :

Mais cela ne la gênait pas outre mesure. Sa brillante intelligence lui permettait de s'organiser pour se suffire à elle-même et se choisir librement des amis avec qui se détendre. Ce matin là, Raïssa Kanyeba, lufwu lua ciula eut la surprise d'une visite à laquelle elle ne s'attendait pas. Son oncle paternel, le jeune frère de son père, était de passage dans le village et avait jugé utile de prendre de ses nouvelles.

- Lufwu lua ciula :

Aujourd'hui pleuvront la joie et le bonheur toute la journée !

- L'oncle :

Pourquoi pleuvra-t-il ?

- Lufwu-lua-ciula :

Parce qu'un événement très rare et inattendu s'est produit.

- L'oncle :

Tu habites assez loin de chez nous, alors nous n'avons pas beaucoup l'occasion de te visiter. Je devais régler un petit problème avec le chef d'ici et j'ai pensé te faire la surprise. N'est-ce pas gentil ? Dis-moi, comment ça va ? Comment t'organises-tu ? On n'a rien comme nouvelles de toi !

- Lufwu-lua-ciula :

Ca va, ça va ! On se débrouille pour survivre. Et chez nous comment ça va ? Tout le monde est-il en bonne santé ?

- L'oncle :

Oui, tout va pour le mieux. Ton père et ta mère se portent à merveille. On dirait qu'ils rajeunissent chaque jour. Mais ta mère se tracasse beaucoup à ton propos. Les gens lui racontent tellement des choses incroyables qu'elle a fini par s'imaginer que tu vivais comme une lépreuse, à l'écart de tout. Si tel est le cas, elle souhaiterait que tu reviennes vivre au village et partager avec nous le peu que nous avons. Nous regrettons de t'avoir lâchement laissée partir comme si tu avais été coupable de quelque chose. Le clan formera bloc autour de toi et plus personne ne t'embêtera.

- Lufwu-lua-ciula :

C'est du passé tout ça. Tu peux la rassurer, je me débrouille plutôt bien. J'ai tout ce qu'il me faut pour vivre. Tout ce que je ne peux pas faire moi-même, je le fais faire par des villageois que je rémunère.

- L'oncle :

Comment ça ? Tu engages et rémunères des gens ?

- Lufwu-lua-ciula :

Oui, pour des coups de main. Un jour j'ai décidé de me cultiver un grand champs sur le terrain que le chef m'a concédé. J'ai engagé une poignée d'hommes pour le débroussailler, une autre pour le labourer et y semer toutes sortes de plantes, et enfin j'ai engagé des femmes pour sarcler, récolter et engranger dans mes réserves. Je n'avais qu'à surveiller les travaux et payer les employés et tout fut fait comme souhaité. En outre, pour me faciliter la vie, au lieu de passer mes journées au marché, j'ai chargé des femmes de vendre mes produits, d'autres de m'apporter de l'eau et du bois de chauffage et d'autres de piler mes carottes et moudre mon maïs. Le tout moyennant paiement. Comme tu peux t'en rendre compte, je vis seule mais confortablement, sans éprouver le besoin d'une quelconque aide. Ce qui ne manque pas de m'attirer jalousie et stupide animosité. En gros tout va pour le mieux. Dis à maman de venir une semaine me rendre visite, ça me ferait bien plaisir.

- L'oncle :

C'est très bien et ça ne m'étonne pas. C'était un défi à relever et toi tu n'en supportes aucun, tu devais donc le relever ! Très bien, j'en parlerai à ta mère et ton invitation sera fidèlement transmise. Mais dis-moi, tu t'es donc fait beaucoup d'amis par ici malgré la réputation que certains t'ont faite ?

- Lufwu-lua-ciula :

C'est là le hic ! Les gens de par ici ne sont pas comme ceux de chez nous. Ils sont faux, bornés et mesquins au possible. Ils sont si bornés qu'on peut leur faire gober n'importe quoi à propos de n'importe quel sujet. La gent masculine, elle ne brille presque jamais par sa rationalité. Elle ne sait faire que des conneries et les plus bêtes possibles. Et on ne peut éprouver à son égard que du mépris. Je sais que maman veut absolument que je trouve quelqu'un et que je me marie. Peut-on se marier sans s'aimer ? Peut-on aimer quelqu'un sans éprouver une pointe d'admiration à son égard ? Sans percevoir en lui si pas un supérieur protecteur, du moins un égal ?

- L'oncle :

Alors ?

- Lufwu-lua-ciula :

Aussi suis-je, quelque peu, condamnée de fait à rester célibataire et à vivre replié sur moi-même. Cela, notes le bien, ne me gêne pas outre mesure. Je me suis organisée pour me suffire à moi-même, comme je t'ai expliqué, et pouvoir me choisir librement des amis dont je n'aurai pas à rougir. Ainsi je peux me permettre de ne pas me préoccuper de la réputation que les gens peuvent me faire. Car c'est souvent de la pure jalousie et de l'incompréhension.

- L'oncle :

Bon, moi je dois te quitter, la route, jusque chez nous, est fort longue. Prends ceci, ça vient de ta mère ! Mets-le dans une jarre pleine d'eau de source que tu auras toi-même puisée juste avant le coucher du Soleil. Place ensuite la jarre aux pieds du lit. C'est pour éloigner les visites inopportunes des mangeurs d'âmes. Bon ! Que Maweeja-a-Nangila te protège ! A nous revoir !

SCENE III : le vieux Nzembele

- Le Narrateur :

Quelques jours après le passage de son oncle, un incident d'un tout autre genre vint troubler la confiance que Lufwu-lua-ciula commençait à inspirer aux villageois. A une certaine époque, un vieux, nommé Nzembele, était venu s'établir dans le village. On ne savait pas très bien d'où il venait ni qui il était réellement. Mais on lui prêtait des pouvoirs extraordinaires, aussi bien comme mangeur d'âmes que comme clairvoyant. On le disait capable de découvrir quiconque penserait du mal de lui, et donc capable de se venger, mine de rien, sans qu'on puisse en faire la preuve. Evidemment personne n'en voulait au village, car trop dangereux. Mais personne n'osait non plus, ni en parler ouvertement, ni exiger son départ. Et le vieux Nzembele, en laissant entendre que les radins risquaient de perdre beaucoup plus que les quelques riens qu'il sollicitait, en profitait pour rançonner le peuple. Et c'était la terreur au village. Un jour, tout à fait par hasard, Raïssa Kanyebe le rencontra en route :

- Le vieux Nzembele :

Approche belle dame. Tu portes là une belle robe qui te rend éblouissante ! M'est avis que ce n'est pas très bien de la porter quand tu déambules dans le village. Tu troubles beaucoup d'hommes, surtout les mariés. Tu ferais bien de me la confier pour apaiser toutes les épouses et t'éviter quelques malheurs.

- Lufwu-lua-ciula :

Te confier ma robe ? A quel titre et pourquoi faire ?

- Le vieux Nzembele :

Tu sais qui je suis ! Tu me la donneras pour la désenvoûter, l'empêcher de troubler les mâles du village et tranquilliser les femmes. Si mes fétiches trouvent qu'elle ne peut redevenir normale, alors je serai dans l'obligation ou de la détruire ou de la donner à un étranger à ce village.

- Lufwu-lua-ciula :

Qui t'a dit que ma robe était envoûtée ?

- Le vieux Nzembele :

Mes puissants fétiches. Et je te préviens que si tu ne t'exécutes pas immédiatement, tu attraperas la lèpre, la gale et toutes les maladies de peau qui vont te défigurer.

- Lufwu-lua-ciula :

Non ! Racontes ça à plus crédule que moi. Je ne peux pas me faire escroquer comme une villageoise idiote.

- Le vieux Nzembele :

Ah-ha ! Si c'est ainsi ? On verra bien!

- *Le Narrateur* :

En voulant s'attaquer, mieux, lancer un défi à Raïssa Kanyeba, lufwu lua ciula pour la forcer à lui faire cadeau d'une de ses plus belles robes, le vieux Nzembele venait de commettre une grossière méprise. Et mal lui en prit. Raïssa Kanyeba fut révoltée par ces manières de voyou et décida d'en débarrasser le village.

- Lufwu-lua-ciula :

Si cet escroc, malgré le mythe créé autour de mon nom, ose s'attaquer à moi, c'est qu'il se croit en pays conquis et croit que personne ne peut lui résister. Je dois le forcer à s'en aller ailleurs. Pour cela, je dois le démystifier publiquement et ne lui laisser aucune chance de sauver la face.

- Le Narrateur :

Aussi Lufwu-lua-ciula s'arrangea-t-elle pour s'introduire subrepticement dans la case du vieux Nzembele, chaque fois que celui-ci s'absentait, soit pour aller au marché, soit pour se rendre aux feuillées en brousse. Elle y dérobait ce qui était à sa portée, et le déposait ensuite dans une cache juste derrière la case du vieux Nzembele. Des semaines et des semaines s'écoulèrent et la case se vidait à vue d'œil.

- Le vieux Nzembele :

Ce n'est pas possible ! Jamais personne ne pénètre chez moi et pourtant ma case se vide de tous mes biens ! J'ai beau tendre des pièges, rien ! Que faire ? Je ne peux tout de même pas aller me plaindre au chef et révéler au monde que moi, le grand clairvoyant, je ne peux découvrir l'auteur des vols commis dans ma propre case ! Il y a là de quoi foutre par terre toute ma réputation et tarir la source de mes revenus. Plus personne n'acceptera de me faire des cadeaux. Autant donc me taire, faire semblant de rien et espérer prendre le voleur la main dans le sac. Ce serait plus conforme à ma réputation.

- Le Narrateur :

Le vieux Nzembele fit semblant de rien et les vols continuèrent de plus belle. Un jour, ce fut au tour de tous les fétiches du vieux Nzembele de disparaître de la case et de se retrouver dans la cache.

- Le vieux Nzembele agité :

Ca c'est le comble ! On me vole maintenant mes fétiches ! Que vais-je devenir sans mes yeux, mes oreilles et ma protection magiques ! Que va-t-il encore me voler si ce n'est mon âme elle-même ! Ah, ma mère ! Je suis foutu ! Je suis nu comme un ver de terre dans un poulailler ! Plus question de sortir de chez moi jusqu'à ce que j'attrape le voleur ! C'est désormais une question de vie ou de mort !

- Le Narrateur :

Et il décida de se cloîtrer dans sa case et dût subir un jeûne de plusieurs jours. Ne le voyant pas sortir de chez lui, les gens s'inquiétèrent de son sort et alertèrent le chef. Ce dernier le fit quérir pour l'entendre.

- Le Narrateur :

Il s'amena en titubant, il avait complètement fondu et faisait croire à un mort en sursis.

- Le chef :

Mukalenga Nzembele, que se passe-t-il ? Tu es tout amaigri ! Serais-tu malade ?

- Le vieux Nzembele :

C'est pire que d'être malade, je suis virtuellement mort, et je n'y peux rien.

- Le chef :

Expliques-toi, que veux-tu dire par virtuellement mort ?

- Le vieux Nzembele :

Depuis des semaines, je suis victime de vols dans ma propre case ! Des objets disparaissent. J'ai beau chercher, je n'y comprends rien. Dernièrement, ce fut le coup de grâce. Mes fétiches ont eux aussi disparu. Je crois que c'est ma fin. Alors j'attends que ma mort devienne effective.

- Le chef :

Je ne comprends rien à tout ce que tu racontes. Des vols dans ta case ? Comment est-ce possible ? Tes fétiches ne pouvaient-ils pas te renseigner ? C'est incroyable !

- Le vieux Nzembele :

Je l'espérais mais rien n'est venu. Aussi, je crois profondément que tous ces vols sont le fait d'un grand sorcier utilisant un fétiche qui brouille les pistes et aveugle les miens. Maintenant qu'ils sont eux-mêmes volés, la situation est sans issue. Et je n'en dors plus.

- Le chef :

Il ne faut pas te décourager aussi facilement. Je vais convoquer tout le monde, hommes, femmes et enfants. Il te sera alors plus facile de découvrir le voleur dans la foule rassemblée. Et moi, je sévirais !

- Le Narrateur :

Le vieux Nzembele accepta cette proposition à contre cœur. Il savait que ses fétiches étant volés, il n'avait rien qui puisse l'aider. Donc l'échec était d'avance évident. Il tenta quelques simagrées et incantations, mais il dut avouer son incapacité totale à élucider le mystère. Alors Raïssa Kanyeba, lufwu lua ciula intervint :

- Raïssa Kanyeba, lufwu lua ciula :

L'honorable sorcier croit que ces vols sont le fait d'un sorcier dont le fétiche brouille la piste. C'est aussi mon avis. Accordez-moi quelques moments pour me concentrer, je crois pouvoir alors désigner l'endroit précis où retrouver le butin des vols. Car c'est là un de ces petits mystères que tout enfant peut résoudre sans peine.

- Le Narrateur :

Elle se retira et ne s'absenta que quelques instants. Puis revint munie d'une clochette.

- Raïssa Kanyeba, lufwu lua ciula :

Voici ce que je propose : Je me mets en transe et ma clochette indique au propriétaire où chercher lui-même ses biens, en se guidant au son. Je ne peux faire mieux.

- Le Narrateur :

Le vieux Nzembele accepta la proposition, fit quelques pas au hasard. Tout le monde s'aperçut que la clochette tintait frénétiquement chaque fois qu'il s'approchait de sa case, et qu'elle se taisait brusquement chaque fois qu'il s'en éloignait. Alors tout le monde y alla de sa belle voix pour lui conseiller soit d'avancer décidément soit de changer de direction. Et c'est ainsi que petit à petit, le vieux Nzembele fut conduit derrière sa propre case, à l'endroit précis où se trouvait la cache. Il la découvrit et retrouva tous ses biens, fétiches compris.

- Le vieux Nzembele :

Voilà mon collier, mes plumes de cérémonies, les jolies calebasses peintes, la robe bleues pour soigner les enfants, ma petite nappe pour la divination, et là mes deux fétiches, l'homme et sa brave femme, tout y est, tout y est !

- Raïssa Kanyeba, lufwu lua ciula :

Je suis heureuse que tu ais retrouvé tous tes biens si facilement. Je crois que si tes fétiches n'ont pu t'être d'aucune aide, c'est qu'ils sont totalement obsolètes. Tu as dû enfreindre quelques tabous sans t'en apercevoir. Tu devrais t'en débarrasser et t'en faire fabriquer d'autres. Sinon tu mourras déchiqueté sous peu et on ne pourra même pas enterrer les lambeaux qui resteront de ton corps !

- Le Narrateur :

Et ce fut pire qu'un grand coup de massue asséné sur l'occiput. Le vieux Nzembele était K.O, Raïssa- Kanyeba, lufwu lua ciula l'avait, mine de rien, réduit à sa plus simple expression. Depuis lors tout le monde fut convaincu qu'elle était réellement très forte et partant redoutable.

- Le vieux Nzembele :

Incroyable ! Et pourtant je passais plusieurs fois par jour devant ce fagot de bois où reposaient mes trésors ! Je ne me doutais pas que dans ce village, une autre puissance mystique s'était installée et voulait m'anéantir ! Je crois donc plus prudent de plier bagages et m'en aller m'installer ailleurs.

- Le chef :

C'est peut-être mieux ainsi. Deux puissances ne peuvent jamais se partager la même peau de Léopard, ce sera la guerre à mort dont nous ne voulons pas ici chez nous. Mais toi Raïssa Kanyeba, je veux te voir chez moi tout de suite.

- Le Narrateur :

Le vieux Nzembele disparut du village, alors que Raïssa Kanyeba se présentait chez le chef comme nouvelle puissance mystique !

- Le chef :

Mon frère et ami, le chef de chez toi, m'avait prévenu que les crédules du pays fantasmaient sur ton compte, annonçant des choses incroyables. Mais qu'il n'en était rien, que tu n'étais pas féticheuse, mais seulement d'une intelligence hors du commun. Mais là, j'ai vu de mes propres yeux un mystère inquiétant. Je te demande d'être aussi claire et sincère que tu peux. Je suis un initié, je comprendrai la vérité. Alors que s'est-il réellement passé ?

- Raïssa Kanyeba, lufwu lua ciula :

Le vieux rançonnait les gens et même il m'a lancé un défi à relever, il a voulu me rançonner en me menaçant de mort. J'ai alors compris que c'était une crapule, un vulgaire escroc. J'ai décidé d'en débarrasser le village, car je sais que c'est par le poison que ce genre d'hommes réalisent leurs menaces et je ne voulais pas devenir sa prochaine victime. C'est moi qui m'introduisais dans sa case et volais ses biens. Je voulais le démystifier complètement et devant tout le monde. J'ai profité de votre convocation pour le convaincre qu'il avait à faire à des fétiches plus puissants que les siens et qu'il devait disparaître sous peine de mort immédiate. Et il est tombé en bloc dans le piège et nous en sommes débarrassés. C'est tout.

- Le chef :

Et tes transes, et tes fétiches, qu'en est-il exactement ?

- Raïssa Kanyeba, lufwu lu ciula :

Simple simulacre ! Le vieux et tous les villageois croient aux fétiches et ne comprennent pas un raisonnement logique qui ne s'y réfère pas. Alors il faut utiliser leur schéma de réflexion pour enlever facilement leur adhésion. Ils ont cru que j'étais réellement en transe, possédée par un esprit qui utilisait ma main et ma clochette pour diriger le vieux vers la cache que j'avais constituée. D'ailleurs, eux-mêmes ont participé au jeu pour diriger le vieux. Ils en étaient donc pénétrés et ne pouvaient plus en récuser le résultat et m'accuser de tricherie. Ensuite, c'était à eux de le forcer à déguerpir. Et tout a bien marché, nous en sommes débarrassés pour toujours.

- Le chef :

Ah-ha ! C'était ça ! En tous cas c'était bien joué, félicitations. Mais cela pose problème. Le peuple se met à fantasmer sur tes pouvoirs, comment le convaincre du contraire ?

- Raïssa Kanyeba, lufwu lua ciula :

C'est là le hic de l'affaire auquel je n'avais pas songé. Il faudrait normalement me démystifier, mais cela ne résoudra rien, car ce serait mettre un autre à ma place et la discipline sociale risque d'en souffrir inutilement. Il ne me reste donc qu'à affronter pacifiquement leurs fantasmes. Car en société, on n'est que ce que les autres croient que vous êtes et pour ça votre avis ne compte pas.

- Le chef :

D'accord, mais sans issue. De toute façon tu as mon appui. Je te protégerai de mon mieux.

- Raïssa Kanyeba, lufwu lua ciula :

Merci beaucoup Mukalenga mfumu -anyi. Je ne touche jamais aux fétiches, mon intelligence me suffit largement.

SCENE IV : Lungu-mukulu-ku-baana

- Le Narrateur :

Les mensonges du vieux Nzembele, pour maquiller sa fuite du village, avaient créé un climat bizarre autour de Raïssa Kanyebe, au point que les enfants et les femmes enceintes commençaient à fuir à son approche, redoutant de la voir s'emparer de leur âme et la manger. Elle décida alors de se protéger, à tout hasard, contre les éventuels mangeurs d'âmes du village, comme l'avait suggéré son oncle. Au coucher du jour, elle se rendit à la rivière, se baigna, remplit une jarre d'eau de source où mettre le petit rien lui remis par son oncle et la transporta sur sa tête pour la ramener au village. Mais pendant qu'elle remontait la raide pente menant de la rivière au village qu'elle ne connaissait pas très bien vu qu'elle préférait d'ordinaire acheter de l'eau à d'autres femmes, la jarre chut, se brisa et répandit tout son contenu. La piste devint glissante. Elle dérapa dessus et se reçut très mal sur le dos mais rentra néanmoins chez elle et vaqua à ses occupations sans aucuns soucis. Le lendemain matin, tout changea, une douleur lancinante dans le dos la réveilla.

Lufwu-lua-ciula :

Ah, quelle poisse ! Le dos me fait horriblement mal avec des éclairs de douleur dans les deux jambes ! Je ne peux ni quitter le lit, ni m'asseoir dessus, ni à fortiori sortir de la case. Me voici paralysée des membres inférieurs ! Pour l'instant je ne peux rien faire, patientons que ça se passe,

- Le Narrateur :

Elle patienta 2 à 3 jours mais la situation empirait de jour en jour. Et au troisième jour, elle dut admettre qu'il lui fallait l'aide d'une tierce personne, quitte à la rémunérer, ne fut-ce que pour s'assurer le minimum vital. Alors, elle se traîna jusqu'à la porte de la case, aperçut la fille de la voisine et l'appela.

- Lufwu-lua-ciula :

Mademoiselle approche, quel est ton nom ?

- La fille :

Mon nom est Musawu, je suis la fille unique de Mwa-Musawu.

- Lufwu-lua-ciula :

Comme tu peux le constater, je suis sérieusement malade. Je ne peux plus me déplacer et j'ai grand besoin d'aide. Veux-tu bien demander à ta mère si tu peux m'aider, moyennant récompense, évidemment ?

- Musawu :

Ma mère n'est pas là. Elle est au marché et ne reviendra que fort tard le soir. Si je peux faire quelque chose pour toi, tu n'as qu'à me le demander.

- Lufwu-lua-ciula :

Très bien. Vas d'abord vider le pot de chambre, il empeste la case ! Ensuite prépares-moi quelque chose à manger, je meurs de faim ! Enfin dis-moi le prix que tu souhaites et je te le paierai.

- Le Narrateur :

En un rien de temps, Musawu fit tout ce qu'on lui avait demandé. A la fin, malgré ses protestations, Lufwu-lua-ciula lui remit comme rémunération plein de choses, en tous cas **beaucoup plus que ne valait son travail.**

- Musawu :

Merci beaucoup ! Tu me gâtes trop, alors que je n'ai rien fait de spécial !

- Lufwu-lua-ciula :

C'est de bon coeur que je te les donne. Tu m'as rendu un grand service. Si tu es libre demain, viens voir comment je vais. Je crois que j'aurais encore besoin de toi demain et les jours suivants jusqu'à ma guérison ! Je pourrais chaque fois te récompenser.

- Musawu :

D'accord, moi je veux bien venir t'aider. Mais je dois d'abord en parler à maman !

- Le Narrateur :

Mais le lendemain, au lieu de la fille, c'est Mwa Musawu, sa mère, écumant de rage et avec l'injure à la bouche, qui se présenta.

- Mwa-Musawu :

Espèce de sorcière qui ne sait engendrer que du caca ! Qui t'a autorisée à utiliser ma fille pour manipuler tes crasses ? Garde pour toi tes richesses ! Nous on n'en a rien à foutre. Laisse donc tranquille ma fille ! Et ne t'adresses plus jamais à elle. Débrouilles-toi toute seule et crèves si nécessaire. Sinon nous on va s'occuper de toi et nous, on te crèvera. Voilà !

- Le Narrateur :

Cette brutale agression verbale secoua fortement Lufwu-lua-ciula, tant elle lui parut injustifiée et injustifiable. Elle se retira dans sa case, se mit à genoux et pria :

- Lufwu-lua-ciula :

Oh mon Dieu ! Qu'ai-je fait de mal ? Recourir à la solidarité de mes concitoyens, est-ce un crime ? N'est-ce point un devoir sacré que de voler au secours de son semblable en perdition ? Et cela, même au risque de sa propre vie comme l'a fait la petite Musawu ? Oh mon Dieu ! Pourquoi cette agression ? Pourquoi cette exclusion ? Dis-moi ce que je dois en penser ! Dis-moi ce que je dois faire, maintenant que je ne suis plus qu'une demi-portion ! Que vais-je devenir ?

- Le Narrateur :

Une lampe fort brillante s'alluma derrière un paravent, et une Voix en sortit. Elle représente Mvidie Mutala Meesu, l'Esprit Primordial tout couvert d'yeux, la Providence du Dieu qui ne dort jamais et qui veille sur la permanence et le devenir des créés.

- La Lampe :

Tente une nouvelle approche de tes semblables avant d'en désespérer et de te tourner vers Moi.

- Lufwu-lua-ciula :

Oh mon Dieu ! Tu m'as répondu ! Merci mille fois. Je vais immédiatement reprendre contact avec Mwa-Musawu, elle finira bien par m'entendre et revenir me voir. Ohé ! ohé ! Viens voir !

- Mwa-Musawu revenant :

Que veux-tu encore ? N'ai-je pas été assez claire et nette ?

- Lufwu-lua-ciula :

Bien sûr et je ne dis pas le contraire. Mais je voudrai te demander d'avoir pitié de moi. Je suis en danger de mort et tu es mon seul espoir de survie.

- Mwa-Musawu :

Ton seul espoir de survie ! Moi un vermisseau qui ne mérite même pas un regard ! Laisse-moi rire et cesse de te moquer de moi. Saches que "qui mange seul, crève seul, et n'a droit ni à la pitié, ni à la solidarité des vers qu'il éloigne de sa vue." Compris ? Alors fiches-moi la paix !

- Lufwu-lua-ciula :

D'accord, j'ai peut-être des torts, mais est-ce le moment d'en discuter ? Car je suis mourante. Un mort, à cause de ses torts, peut-il s'enterrer tout seul ? N'arrive-t-il pas un moment où les autres hommes doivent lui prêter main forte, ne fut-ce que pour éviter le triomphe de la mort ? . Je crois que tel est le cas maintenant et que tu dois m'aider.

- Mwa-Musawu :

C'est bon pour une fois. J'ai pas du temps à perdre. Mais si tu veux être assistée continuellement, tu n'as qu'à engendrer toi aussi une fille et l'élever. Tu sauras ainsi qu'une fille n'est pas un objet dont on use n'importe comment, selon ses besoins. Qu'est-ce que je fais ?

- Lufwu lua ciula :

Nettoyer la case et si possible me préparer à manger. Je meurs de faim.

- Le Narrateur :

Et la voisine fit, vite fait, le strict nécessaire exigé et s'en alla sans un mot de compassion ni exiger de récompense.

- Lufwu-lua-ciula :

Merci beaucoup, prenez ceci pour votre peine !

- Le Narrateur :

La voisine prit le cadeau et s'en alla sans se retourner ni rien dire. Restée seule, Lufwu-lua-ciula déprima à mort, son devenir lui semblant plus sombre que jamais. Elle eut conscience qu'elle risquait de sombrer réellement et totalement, corps et biens, dans l'indifférence générale. Et cela lui fit très mal, elle, une fille d'un clan nombreux et solidaire. Aussi décida-t-elle de s'adresser au Mvidie Mutala Meesu, l'Ultime Recours pour l'homme en perdition.

- Lufwu-lua-ciula :

Mon Dieu ! La situation est dramatique et je ne sais vers qui me tourner. La seule solution valable est que Tu m'aides à engendrer, dans les plus brefs délais, une fille qui soit entièrement mienne et qui puisse m'aider sans rechigner et sans arrières pensées.

- La Lampe :

Impossible, Je ne peux pas te faire engendrer seule un enfant en âge de t'aider ! Tu n'es pas Mvidie Bende wa Maweeja !

- Lufwu-lua-ciula :

Pourquoi impossible ? N'es-Tu plus Nzambi Muena Ngulu yonso, (le Tout Puissant Verbe Créateur de tout ce qui est), Celui dont la Parole engendra le monde ? N'es-Tu plus Maweeja-a-Nangila, Mulopo wa Chaama, diîba katangila cishiki, wa kutangila dia muosha nsense, (le Dieu d'Amour - Volonté, Seigneur de Chaama, Soleil Triomphant qu'on ne peut fixer des yeux sans qu'Il vous brûle de Ses Rayons), qui n'a que Son Vouloir comme unique justification ? Tu n'as donc qu'à le vouloir et mon vœux sera exaucé ! Car, qui peut imposer des limitations à Ta Puissance et à Ta Volonté ?

- La Lampe :

Non, tu n'y es pas. Mvidie Mukulu, mukulu wa ba-Mvidie, (L'Esprit Primordial Aîné, Aîné des Esprits Primordiaux), Ma Face étincelante, Maître des Cieux et Législateur Suprême, s'y oppose. Car, Ma Puissance et Ma Volonté ne peuvent générer le Chaos !

- Lufwu-lua-ciula :

Je ne comprends toujours pas, surtout comment Ta Face pourrait s'opposer à Ta Sublime Volonté ?

- La Lampe :

Non, tu n'y es décidément pas car tu ne connais pas ce qu'a donné le dialabala dia ciayi qui révéla mon intimité. Je suis bien Maweeja-a-Nangila, Mulopo wa Chaama, Diîba katangila cishiki, wa kutangila diamuosha nsense. Je Suis aussi,

Mvidie Nzambi Muena Ngulu yonso, " l'Esprit Primordial Tout Puissant Verbe Créateur qui crée par la Vertu de Sa Parole ", Je suis aussi Mvidie Mutala Meesu, L'Esprit Primordial tout couvert d'yeux, le Dieu Qui ne dort jamais, la Providence Divine Qui vitalise et veille sur la survie du créé, Je suis encore Mvidie Mikombo-a-Kalowo, nkaya-ende mudyfuke, le

Sceptre de Puissance, Issu de l'Utérus, Qui s'est créé Lui-même, Régent Suprême de tout ce qui est vivant, La Conscience Qui dirige et préserve la matière vivante, Je suis encore le Mvidie Bende wa Maweeja, " L'Esprit Primordial Qui fut l'Autrui de Maweeja lors de la création ", la Mère Primordiale Qui accoucha de tout ce qui est, matière vivante et matière inerte.

Je suis tout cela et bien plus encore ! Dès l'aube de la Création, J'ai confié à la matière vivante le soin d'assurer sa propre procréation, par conjonction, l'élevant de ce fait au-dessus de la matière inerte. Lui reprendre cette prérogative, intervenir dans ce processus de procréation, n'est-ce point introduire le chaos dans le monde créé, dans son ordonnancement ? Je ne le peux. Tu dois te soumettre à la Loi Commune de la procréation par conjonction ou périr. L'Ordre dans le monde créé l'exige !

- *Lufwu-lua-ciula* :

Mon Seigneur et Maître, en moi n'existe point de révolte contre la Loi Commune instituée par Ta Face étincelante, Le Régent Suprême du vivant, le Sceptre de Puissance Issu de l'Utérus, Qui S'est Créé Lui-même. Mon vœux est de m'y soumettre en procréant moi-même comme tout humain. Mais ma survie l'exigeant, comme pour Toi, ce qui sera est, et ce qui ne sera plus n'est pas, que Ta Sublime Volonté accepte d'accélérer le processus. Car Tu ne peux, Oh ! Providence Divine qui veille sur la survie du créé, me condamner à l'anéantissement en me refusant cette faveur.

- La Lampe :

Bon, c'est entendu. Prends de l'argile, façonne l'enfant que tu souhaites comme tu le souhaites. Avant l'aube, Je soufflerai dans ses narines et il vivra.

- Lufwu-lua-ciula :

Merci Mon Dieu ! Merci mille fois ! Je m'en vais immédiatement faire le nécessaire !

-Le Narrateur :

La Lampe blanche s'est atténuée, mais on entend des voix qui discutent, derrière le paravent, avec des variations de couleur de la Lumière :

Mvidie Mukulu waetu baonso, Cette promesse est une faille par où se fauilera désormais le Chaos dans le monde créé, sa cohérence n'est plus. Ce serait vrai; mon Cher Mikombo-a-Kalowo, si cette création avait une durée en soi. Elle est comme tous ces êtres nés de l'évolution qui ne sont plus parce qu'ils n'avaient pas à être. Elle ne sera donc plus pour Nous car elle n'est pas. Mais pour eux elle aura été. C'est là le gouffre entre eux et Nous. On ne s'improvise pas Créateur d'habitacles pour mon Souffle, même Bende wa Maweeja, qui est pourtant des Nôtres, que des gâchis n'a-t-Elle pas faits avant que ne soit édictée la Loi Commune ! Et ce gâchis n'est pas parce qu'il ne devait pas être. Il en sera de même du produit de Notre promesse. L'apprenti Créateur négligera l'essentiel et son oeuvre ne sera pas.

- Le Narrateur :

Entre temps, Raïssa Kanyeba rappela Mwa-Musawu, lui remis tant de biens qu'elle consentit à se mettre à son service, car l'esprit peut bien refuser un don, mais si la main l'accepte, l'esprit devra se soumettre.

- Mwa-Musawu :

Que dois-je faire ?

- Lufwu-lua-ciula :

Un bon repas, s'il vous plaît ! puis une grande quantité d'argile.

- Le Narrateur :

Mwa-Musawu se fit aider par sa fille et une amie pour chercher l'argile. Dès que celle-ci lui fut livrée, Raïssa Kanyebe paya largement les services rendus puis s'enferma pour la journée et se mit au travail. Elle façonna une grande fille, d'une vingtaine d'années, dotée d'une beauté éblouissante. Elle la plaça dans un bûcher au milieu de sa case, se promettant de la faire cuire avant l'aube, comme le ferait un potier. Mais la fatigue, la tension nerveuse, l'heure avancée de la nuit, eurent raison de sa vigilance et elle s'endormit à côté du bûcher non allumé. Quelques temps après, on ne peut pas dire exactement combien de temps, Raïssa Kanyebe, Lufwu-lua-ciula sentit que quelqu'un la secouait pour la réveiller. Elle ouvrit les yeux et vit une jeune fille toute nue, penchée sur elle. Elle sursauta.

- Lufwu-lua-ciula :

Quoi ! Que se passe-t-il ? Qui es-tu ? Comment es-tu entrée ici ?

- La fille :

Mais maman ! Ne me reconnais-tu pas ? Je suis ta fille, celle que tu désirais tant ! Tu dormais profondément, tu semblais si fatiguée que je t'ai laissé dormir. Mais maintenant le Soleil est haut dans le Ciel ! Il faut se lever !

- Lufwu-lua-ciula :

Oh mon Dieu ! J'ai dormi comme une idiote et Tu es passée sans que je puisse T'accueillir comme il sied ! Merci mille fois ! Tu m'as sauvé ! Je m'occuperai de toute mon âme de cet enfant, ce merveilleux cadeau que Tu viens de me faire.

- La fille :

Maman, comment m'appelles-tu ? Quel est mon nom ? Car on ne peut pas être sans nom.

- Lufwu-lua-ciula :

Ton nom est Lungu mukulu ku baana.

- La fille :

Lungu mukulu ku baana : signifie quoi ?

- Lufwu-lua-ciula :

Tu es Lungu, soit un segment ajouté au créé et qui donc participe à l'infinité de Kalunga. Vois-tu, notre Dieu est Infini car Il comprend en Lui tout ce qui est, soit tous les segments constituant le créé : les eaux, les pierres, les végétaux, les insectes, les animaux, les humains, les esprits et désormais toi. Tu es mukulu ku baana c'est-à-dire

"l'aîné des enfants" par référence à la manière de ta gestation, tu n'es pas le fruit d'une chaîne des vies comme les autres enfants, mais un être primordial issu de la Volonté de Dieu, comme les premiers êtres vivants, faits de matière inerte et de la Volonté Consciente du Créateur. D'où j'ai décidé de te donner comme dijina ou nom profond qui te définit mieux et totalement Lungu, mukulu ku baana.

- Lungu :

C'est joli comme nom ! Je l'aime bien !

- Lufwu-lua-ciula :

J'en suis bien heureuse ! Dieu m'a bien inspirée ! Au fait, tu ne peux pas rester toute nue, il faut t'habiller. Je t'avais préparé quelque chose qui, je l'espère t'ira à merveille.

- Le Narrateur :

Et elle l'habilla d'une jolie robe et de sandales magnifiques, elle lui fit une belle coiffure et Lungu se mit à parader comme dans un concours de beauté. Et sa mère fut émerveillée devant ce spectacle grandiose de beauté qui la plongeait en extase.

SCENE V : Tshibangu

- Le Narrateur :

Après toute une éternité, Lungu décida de parler :

- Lungu :

Maman ! J'ai faim ! Puis-je manger quelque chose ?

- Lufwu-lua-ciula :

Oui, bien sûr, je te prépare un petit déjeuner réconfortant ! Où avais-je la tête ?

- Le Narrateur :

Et elle lui présenta un bol de lait tiède et un plat de patates douces avec de l'huile de palme et des arachides cuites.

- Lufwu-lua-ciula :

Mange ma fille, je t'en rajouterai si tu en veux encore. Ce midi, tu auras de la bonne viande de poule ! Mange !

- Lungu :

Aïe ! Aïe ! Ca brûle !

- Lufwu-lua-ciula :

Oui, c'est un peu chaud, souffle dessus.

- Lungu :

ça m'a brûlé les lèvres et les doigts !

- Lufwu-lua-ciula :

Pas possible ! C'était à peine tiède ! Montre !

- Le Narrateur :

Et effectivement le lait avait touché un doigt et la lèvre inférieure. Et la peau des endroits touchés était partie, laissant des plaies suintantes.

- Lufwu-lua-ciula :

Aïe mon Dieu ! J'ai compris ! Et c'est entièrement de ma faute ! J'ai omis d'endurcir ta peau comme le fait le potier en cuisant ses pots d'argile, avant Ton passage. C'est fâcheux et très embêtant ! Et il faudra vivre avec ! Ecoute-moi bien, désormais tu dois te méfier de l'eau sous toutes ses formes, elle dissout ta peau comme du sel et te brûle. Tu

ne boiras donc qu'avec une paille. Tu ne te laveras jamais et tu devras fuir la pluie. Aussi, je t'interdis formellement de t'éloigner de notre enclos afin de toujours disposer d'un abri contre la pluie. Je t'interdis de même de quitter le village, sous aucun prétexte, d'aller à la rivière ou à la recherche du bois de chauffage. Et enfin, je t'interdis de te lier d'amitié avec des inconnus qui pourraient de bonne foi te mener à ta perdition. Reste donc en permanence dans notre enclos, j'y mettrai tout ce dont tu as besoin. Est-ce compris ?

- Le Narrateur :

Et Lungu, mukulu ku baana, en bonne fille bien élevée, mémorisa ces tabous et promit de les respecter à la lettre. Et elle n'eut pas à s'en plaindre. Elle avait tout ce dont on peut rêver pour vivre heureuse cloîtrée dans son enclos.

Mais un jour, Lufwu-lua-ciula dut s'absenter pour la journée et annonça un retour fort tardif. Puis s'en alla sans appréhension. Mais quelques temps après son départ, Lungu vit s'approcher de l'enclos un grand garçon, qu'elle ne connaissait pas, mais qui s'arrêta devant la porte pour lui adresser la parole.

- Tshibangu :

Bonjour ! Comment ça va !

- Lungu :

Que veux-tu ? Je ne te connais pas !

- Tshibangu :

Oui évidemment, je ne me suis pas encore présenté, donc tu ne peux pas me connaître. Je m'appelle Tshibangu mudyinike. J'habite à l'autre bout du village. En passant par hasard, je t'ai aperçue et j'ai eu envie de faire connaissance. Comment t'appelles-tu ?

- Lungu :

Mon nom est Lungu mukulu ku baana. Maintenant va-t'en, je n'ai pas le droit de parler à des inconnus.

- Tshibangu :

Mais je ne suis plus un inconnu, je me suis présenté ! Tu connais mon nom, Tshibangu et tu sais où j'habite. Quel mal y'a-t-il à te parler ? Alors, pourquoi m'en irai-je donc ?

- Lungu :

Parce que c'est ainsi. Je ne peux te parler qu'avec l'agrément de maman, sinon tu vas me mener à ma perdition.

- Tshibangu :

Mais je n'ai aucune intention malveillante à ton égard ! Pourquoi souhaiterai-je ta perte ? Je suis venu en ami et crois-moi, ton bonheur est mon plus grand souci. Si tu tiens absolument à ce que j'aie d'abord demandé la permission à ta mère pour te parler, je le ferai, et ce dès ce soir. Mais il faudra que tu la préviennes de ma démarche afin qu'elle ne me chasse pas avant mon premier mot.

- Lungu :

Viens si tu veux mais je ne peux pas la prévenir. Ce serait lui avouer que je t'ai déjà parlé. Et elle ne sera pas contente de moi.

- Tshibangu :

D'accord, je n'irai pas la voir, mais je viendrai te voir toi, chaque fois que tu seras seule. Ce sera notre secret à nous deux, un secret dont seront exclus les vieux qui ne comprennent jamais rien à rien.

- Lungu :

D'accord. Alors dis-moi, que me veux-tu ? De quoi veux-tu me parler ?

- Tshibangu :

De tout et de rien. L'important est que je sois à tes côtés, que je te voie vivre et que tu me souries. Te rends-tu compte du bonheur que ton sourire dispense dans le monde entier ?

- Lungu :

Menteur ! Tu te moques de moi !

- Tshibangu :

Non ! Je suis tout ce qu'il y a de très sérieux. Et ce que je te dis n'est que pure vérité.

- Lungu :

Oui, ta vérité à toi, mais pure mensonge pour toute personne sensée. Je ne suis qu'une petite fille qui vient de naître et qui ne connaît pas grand chose. Mais prétendre qu'avant moi le bonheur n'existait pas sur terre et qu'on a attendu mon sourire pour l'avoir est pure mensonge.

- Tshibangu :

T'es-tu jamais regardée dans un miroir ?

- Lungu :

Un miroir c'est quoi ?

- Tshibangu :

Ah ! je comprends maintenant. Ta mère t'a aussi interdit de te regarder dans le miroir ! Quelle jalousie envers sa propre fille ?

- Lungu :

Ma mère ne m'a jamais interdit de regarder dans un miroir, pour la simple raison que je ne sais pas ce que c'est. Dis-moi c'est quoi un miroir !

- Tshibangu :

Attends, je t'en apporte un et tu verras toi-même comme tu y es superbe.

- Le Narrateur :

Et Tshibangu s'absenta le temps d'un aller retour jusqu'à sa maison et rapporta un petit miroir.

- Tshibangu :

Voilà ! Regarde dedans.

- Lungu :

C'est sûr que ça ne me fera pas mal ?

- Tshibangu :

Regarde dedans !

- Lungu

fort intriguée : Qui est là dedans ?

- Tshibangu :

Toi-même. C'est ta propre image que tu vois. Le miroir ne fait que te la renvoyer.

- Lungu :

C'est moi ça ? Pas possible ! Tu mens !

- Tshibangu :

Touches ton front, puis ton nez, souris, tires la langue, tu vois bien que ton image fait exactement la même chose.

- Lungu :

Elle est bien bizarre la fille du miroir ! Regarde son front, ses yeux et son menton. Et tu crois que c'est moi ça ?

- Tshibangu :

Oui c'est bien toi, mais ne t'étant jamais vue, tu ne te reconnais pas. Un moment, laisses-moi faire. Regardes dans le miroir. Tu vois ma main ? La sens-tu sur ton front ? Et là sur ton nez ? Oui ? Eh bien, le miroir te montre ce qui se passe et toi tu le sens ! N'est-ce pas ? Le miroir ne crée rien, il ne fait que te permettre de te voir, de te connaître et de t'admirer. N'est-ce point merveilleux ?

- Lungu :

En effet ! C'est magique !

- Le Narrateur :

Et elle se mit à se regarder, à se faire des grimaces puis à se sourire, au point d'en oublier le monde alentour.

- Tshibangu :

Je crois que je dois m'en aller maintenant, sinon ta mère me surprendra ici. Simple recommandation, cache soigneusement ton miroir, que ta mère ne le découvre pas. Sinon elle saura que tu me fréquentes. Et elle ne sera pas contente.

- Lungu :

Tu me le donnes ? Merci beaucoup. Je le cacherai sous mon lit. Mais dis-moi, la fille du miroir, lui arrive-t-il d'en sortir ?

- Tshibangu :

Non, pourquoi ?

- Lungu :

Je ne tiens pas à la voir déambuler dans la maison, alors que maman ne l'a pas invitée à y venir.

- Tshibangu :

Aucun risque. Ce n'est que ton image et pas une personne vivante. Ce serait mon image si j'y regardais, ou bien celle de la maison si tu diriges le miroir vers elle. A nous revoir, je me sauve !

- Le Narrateur :

Tshibangu quitte la scène. Restée seule, Lungu s'amuse avec son miroir tout en se parlant à elle-même

- Lungu :

Tiens ! C'est bizarre ! Dans le miroir il n'y a pas que la fille, on y voit plein de choses ! Là, c'est une maison et ça a exactement la même forme et les mêmes couleurs que la nôtre. Mais qu'est-ce que c'est ça ? Une forme qui passe en bondissant ! D'où vient-elle ? Elle ne rampe pas et ne se tient pas debout comme moi. On dirait qu'elle a 4 jambes très courtes. C'est peut être parce qu'elle est petite. Mais là c'est une personne humaine. Comme elle est petite ! Elle grandit à vue d'œil ! Surveillons-la. Ce qui est plus bizarre dans tout ça, c'est que les choses qui sont dans le miroir ressemblent fort à ce qu'on voit. Et pourtant ce n'est pas la même chose. Car toute une maison ne peut pas entrer dans une si petite chose sauf si elle est éloignée. Décidément, Tshibangu connaît plein de choses ! Et il dit vrai chaque fois. C'est donc un homme de bien, un des rares qui ne peuvent me vouloir du mal. Il faut absolument que je le présente un jour à maman, pour qu'elle fasse, elle aussi, sa connaissance. Tiens ! On commence à distinguer les traits de la personne qui est dans le miroir ! On dirait que c'est maman ! Cachons le miroir !

- Le Narrateur :

Effectivement, c'était sa maman qui rentrait péniblement des champs. Lungu courut cacher son miroir, se promettant de revoir Tshibangu dès que possible, parce qu'elle se rendait compte avoir encore un tas de questions à lui poser. Mais pour cela il fallait guetter une occasion fortuite qui ne puisse pas en même temps la trahir, révéler à sa mère qu'elle avait désobéi en faisant sa connaissance en dehors d'elle. Et cela la tracassa et lui fit découvrir les tourments et dilemmes que les secrets des garçons causent souvent aux filles, en toute bonne foi. Elle dut attendre toute une longue semaine avant que sa mère ne se décide à s'absenter pour toute une journée et que Tshibangu, le gentil Monsieur, puisse lui rendre visite. Pendant cette longue journée d'attente,

- Lungu :

Mon esprit bat la campagne. Je ne sais plus où j'en suis.

- Le Narrateur :

En effet, le petit Léopard plein d'astuces et d'exigences qui sommeille en toute fillette, donc en elle, s'éveillait lentement à cause de la découverte de sa beauté et de sa féminité. Et cela la perturbait.

- Lungu :

Je passe tous mes moments de solitude à me regarder dans le miroir sous tous les angles sans me lasser. Je deviens folle, je ne peux plus me détacher de lui. Il a envahi mon esprit et le façonne pour lui apprendre les attitudes et mimiques gracieuses pour lui plaire. Ma tête, quand sera-t-elle de nouveau et pour toujours à moi ?

- Le Narrateur :

Effectivement, avec le temps, elle finit par se trouver belle et se convaincre que sa vue devait faire de l'effet sur les gens qui n'ont souvent que la laideur à contempler. Elle se rappela alors toutes les paroles, les gestes et mimiques, et la démarche si particulière de Tshibangu qui lui donnait l'air de planer plutôt que de marcher. Et elle les trouva magnifiques, inimitables. Enfin, insensiblement elle le trouva lui aussi sympathique et agréable à voir et avoir comme copain. Pire, elle ressentit le besoin ardent de le revoir pour parler de tout et de rien comme il le disait lui-même.

Un jour, la mère de Lungu eut affaire aux champs pour toute une journée. A peine venait-elle de quitter l'enclos familial que Tshibangu se présentait à la porte. Et chose bizarre, alors qu'il n'était pas membre de sa famille, il prit Lungu dans ses bras, la serra très fort contre lui et l'embrassa, sans mot dire, comme si cela allait de soi. Mieux, Lungu mukulu ku baana se laissa faire, sans protester comme elle aurait dû le faire face à un inconnu quelque peu envahissant. Tout de suite après, Tshibangu la submergea dans un flot de paroles quelque peu incohérentes.

- Tshibangu :

Tu ne peux pas deviner tous les tourments que j'ai endurés pendant cette cruelle semaine interminable d'attente. Je t'aime de toute mon âme. J'ai failli mourir d'inanition à force de ne pas te sentir près de moi. Tes yeux me rendent fou. Ton visage et ta chevelure dépassent ceux des anges. Je suis prêt à tout pour satisfaire tous tes désirs. Et que, et que, et que...

- Le Narrateur :

Il lui parut effectivement fou mais d'une de ces douces folies qui font beaucoup de bien à ceux qui les subissent. Puis, il se mit à l'interroger.

- Tshibangu :

Qu'as-tu fait et ressenti pendant cette horrible séparation, qu'a dit ta maman ?

- Lungu :

Un désastre ! Je n'avais personne à qui parler ! Maman avait passé sa journée à surveiller les travaux de ses champs pour disait-elle garantir notre avenir. Elle était crevée et d'ailleurs s'endormit presque immédiatement, sans manger. Alors j'ai tourné en rond priant pour qu'elle retourne surveiller ses champs. Mais elle ne partait pas, elle préférait tourner en rond dans l'enclos en rêvassant. Non, c'était dur, j'ai cru ne pas survivre à cette épreuve.

- Tshibangu :

Ainsi donc tu n'as pas pu lui parler de moi ?

- Lungu :

Malheureusement non, je ne savais pas par quoi commencer sans nous attirer les foudres de sa colère. Alors j'ai attendu.

- Tshibangu :

Bon, ce n'est pas grave, mieux vaut parfois attendre que provoquer une interdiction absolue de nous voir. L'important est que nous soyons sûrs des sentiments l'un de l'autre. Moi, je t'aime à la folie comme je te l'ai dit, qu'en est-il de ta part ? Il faut que tu me dises toi aussi que tu m'aimes autant. J'y tiens beaucoup.

- Le Narrateur :

D'un air ingénu, avec juste ce qu'il faut de soupçon de naïveté, elle le lui dit, qu'elle l'aimait plus que tout, qu'elle ne pouvait plus vivre loin de lui, etc. C'était le grand amour quoi !

Après un long moment, sans se poser de questions, ils sortirent de l'enclos et se mirent à déambuler dans le village cote à cote. Quelle merveille ! Lungu mukulu ku baana découvrait des choses et des êtres dont elle n'avait jamais soupçonné l'existence.

- Lungu :

C'est quoi ça ?

- Tshibangu :

Ceci, une chèvre, là un bouc, le mâle d'une chèvre, là encore un mouton, puis un chien de chasse, puis un mignon petit chat, là enfin des poules et un canard à la démarche ridicule, des femmes qui pilent du maïs, des gosses qui se vautrent dans la boue, des hommes qui réparent une case et à la fin, un cochon.

- Lungu :

Quel animal sale et répugnant ! Pourquoi les gens ne l'ont-ils pas déjà exterminé ?

- Tshibangu :

C'est parce que dans la nature, chaque chose a sa place et son utilité. Le cochon a l'avantage de vite se multiplier et s'élever sans trop de contrainte de nourriture et cela est fort apprécié par les mangeurs de viande.

- Le Narrateur :

Lungu vit tout cela et posa une multitude de questions, auxquelles Tshibangu répondit le mieux qu'il put. Enfin, le soir approchant, Tshibangu la reconduisit chez elle, l'embrassa une dernière fois puis s'en alla le cœur en feu, en promettant de revenir une prochaine fois.

C'est fort tard que Lufwu-lua-ciula revint, exténuée. Elle avait eu une journée harassante et n'aspirait qu'à dormir, dormir le plus longtemps possible, pour se refaire la santé. C'est ainsi que Lungu mukulu ku baana n'eut pas l'occasion de lui raconter sa journée et lui dévoiler sa multitude de découvertes. Et pourtant elle en brûlait d'envie et espérait pouvoir lui poser une foule de questions et apprendre de sa bouche ce qu'est le monde au-delà de l'enclos familial, et peut-être aussi lui révéler indirectement qu'elle n'était pas si cloîtrée que ça, qu'elle fréquentait quelqu'un.

- Lungu :

Maman, le monde au-delà de l'enclos familial, de quoi est-il fait ? comment s'y sent-on quand on y vit ? .

- Le Narrateur :

Mais maman dormait trop profondément ! Et aucun dialogue n'était possible avec elle. Il fallait donc patienter et attendre un moment plus propice.

En attendant, Lungu mukulu ku baana passa une mauvaise nuit pleine des souvenirs de toutes sortes et surtout pleines de questions irrésolues.

- Lungu :

Pourquoi les hommes acceptent-ils de se laisser envahir par toute cette foule d'animaux ? Est-ce seulement pour les manger ? Sont-ils tous inoffensifs ? Et les animaux, pourquoi restent-ils ? Ne savent-ils pas que les hommes les mangent ? N'ont-ils pas d'autres lieux où aller se réfugier ? Ou bien tirent-ils un quelconque bénéfice de cette cohabitation ? Lequel ? D'où viennent-ils ? Et comment maintiennent-ils si importante leur population ? Par immigration continue de nouveaux venus ? Mystères ! Heureusement, se dit-elle, que Tshibangu m'accompagnait. Car comment allais-je réagir devant toutes ces nouveautés ? Comme il a dû être patient avec moi, pour répondre à toutes mes questions, même les plus saugrenues et supporter mes réactions. Il fallait voir ma réaction de panique devant le cochon ! Cela l'a follement amusé. Je n'osais pas m'en approcher alors qu'à son instigation, je n'hésitais pas à toucher les autres animaux. Pour ne pas me gêner, il m'a dit comprendre que je ne veuille point m'en approcher car dans le pays, seuls les hommes mangent le cochon. Sa chair c'est du poison pour les femmes qui allaitent ! Et puis il y a eu la réaction devant les enfants tout couverts de boue et de morve. Je lui ai demandé d'où ils sortaient. Du village qu'il m'a dit. Etait-ce les petits du cochon ? Il a éclaté de rire et m'a dit que j'étais par moment impayable ! Car il s'agissait bel et bien d'enfants d'hommes. Alors, je lui ai demandé d'où venaient les enfants des hommes et

pourquoi ils étaient si petits ? Il m'a donné une bourre sur l'épaule et a éclaté de rire de plus belle. Comment ? tu ne sais pas comment naissent les enfants ? Oui, lui ai-je répondu. Et il m'a dit que ce n'était pas grave, au contraire cela démontrait ma fraîcheur. Et puis il a ajouté, sans me fixer des yeux, tu le sauras mieux quand nous aurons les nôtres. Je n'ai pas insisté. Quelle journée folle ! Et devoir la ruminer toute seule, sans en parler à l'être le plus proche de moi, ma mère ! Quel supplice !

- Le Narrateur :

Le lendemain, elle lui parla des chèvres et des chiens qu'elle avait aperçus passant près de l'enclos. Sa mère avait la tête ailleurs, elle se contenta de lui répondre que ce n'est pas surprenant du tout qu'il y ait des animaux dans le village. C'est ainsi. Il ne faut pas s'en occuper, ils ne peuvent rien te rapporter, ce ne sont que des bêtes. Puis elle lui fit comprendre qu'elle avait autre chose de plus utile et de plus urgent à faire. Qu'elle attende donc le soir et on pourra en reparler ? Et la conversation était terminée.

- Lungu :

Quel désastre ! Que pouvait-il y avoir de plus urgent et de plus utile que l'éducation de sa fille unique ? Et pourtant Tshibangu, qui n'est même pas mon parent aurait tout sacrifié pour moi. Je comprends que tout cela relève du fameux secret entre moi et Tshibangu et dont étaient exclus les vieux. Comme c'est ainsi, je n'en reparlerai plus à ma mère.

- Le Narrateur :

Deux jours plus tard, Lufwu-lua-ciula étant de sortie, promet de rentrer avant le coucher du Soleil. Tshibangu vint et les embrassades durèrent toute une éternité. Le petit Léopard qui est en Lungu retrouvait son petit copain le petit Lion qui est en Tshibangu et qui n'attendait que cela. Ensuite, les deux jeunes sortirent ensemble et se rendirent au marché découvrir la plus importante des activités des femmes du village. Ils s'achetèrent tout un tas de friandises dont Tshibangu réglait la facture de bon gré. Et Lungu mukulu ku baana était heureuse et rayonnante. Enfin, alors qu'ils revenaient déjà, elle aperçut une fleur multicolore qui voletait par-ci par-là en rayonnant une grande joie de vivre.

- Tshibangu :

C'est un papillon, l'esprit d'une chenille. C'est ainsi pour tous les êtres que tu vois dans le monde. Ils naissent lorsque leur esprit s'installe dans l'ébauche de leur corps, puis suit un certain temps de vie, enfin le corps meurt et libère l'esprit qui s'en va à destination du village des ancêtres. Et le papillon est ce qui sort de la chenille après sa mort. Il est heureusement visible alors que pour les humains et le plupart des animaux, l'esprit n'est pas visible.

- Lungu :

Où va-t-il donc ? Je voudrais le suivre pour savoir où il va, s'il a lui aussi un village des ancêtres et comment il est ?

- Le Narrateur :

C'est ainsi que les deux amoureux sortirent du village et, sans s'en apercevoir, parcoururent une grande distance courant et se roulant dans l'herbe à la poursuite du papillon. A un certain moment, bien après qu'ils avaient couru dans tous les sens et se soient roulé dans l'herbe comme des gosses, le tonnerre gronda. Tshibangu proposa de

vite rentrer à la maison parce que la pluie menaçait. Ils se mirent à courir mais ils s'étaient aventurés trop loin et la pluie les rattrapa alors qu'il n'y avait aucun abri possible dans les environs. Lungu mukulu ku baana se mit à hurler que l'eau la brûlait, qu'elle avait horriblement mal ! Alors, devant un Tshibangu ahuri et tétanisé, elle se mit à fondre au gré des gouttes de pluies. Bientôt, il ne resta plus qu'une motte de terre dans laquelle étaient enchevêtrés les magnifiques habits de la belle Lungu. Tshibangu comprit que c'en était fait d'elle, qu'elle était retournée au village de ses ancêtres. Il prit peur d'être tenu responsable de ce décès et s'enfuit se cacher chez lui, sans rien dire à personne.

SCENE VI: Le mariage de Raïssa Kanyeba Lufwu-lua-ciula

Le Narrateur :

Lufwu-lua-ciula était sur la route de retour lorsque les premières gouttes de pluie tombèrent sur elle. Elle tressaillit, saisie par une sorte de Pressentiment :

- Lufwu-lua-ciula :

La pluie ! Rentrons vite ! Pourvu que la petite ait eu le réflexe de se mettre à l'abri dès les premières gouttes. Sinon elle risque d'être défigurée.

- Le Narrateur :

Et elle se mit à courir. Et plus il pleuvait plus elle se troublait. Mais elle se raccrocha à l'espoir que se trouvant dans l'enclos familial, dès la brûlure des premières gouttes, sûrement sur la main, elle devait avoir réagi en se précipitant dans la maison, et serait de ce fait saine et sauve. C'est bien après la fin de la pluie que toute mouillée Lufwu-lua-ciula arriva devant son enclos. Elle s'y précipita en criant :

- Lufwu lua-ciula :

"Lungu eeh ! Lungu mukulu ku baana eeh ! où es-tu ? Je suis là ! Ca va ?

- Le Narrateur :

Aucune réponse. Elle entra dans la maison et fouilla partout, même et surtout sous les lits. Personne ! Elle se dit alors : La petite a dû être surprise par les premières gouttes et elle a dû paniquer devant cette brusque agression. Alors, elle est partie droit devant elle sans trop savoir pourquoi et est allée se réfugier chez un voisin. Allons voir chez les voisins. Elle se rendit chez sa voisine.

- Lufwu-lua-ciula :

N'auriez vous pas vu ma fille ? N'est-elle pas venue se réfugier chez vous ?

- Mwa Musawu, la voisine :

Ta fille ? Depuis quand as-tu une fille ?

- Lufwu-lua-ciula :

Depuis deux lunaisons, n'avez-vous jamais vue une fille dans mon enclos ? C'est elle, c'est ma petite Lungu mukulu ku baana

- Mwa Musawu, la voisine :

Ah ! Oui, la grossière fille qui ne disait jamais bonjour et qui fuyait quand on lui adressait la parole, c'est ça ta fille ? Nous, on a cru que c'était une servante mal dégrossie, ramassée, on ne sait dans quelle brousse, et dont il valait mieux ignorer totalement l'existence. Et c'est sûr qu'on ne lui aurait jamais ouvert notre porte s'il lui prenait l'envie

de se présenter devant nous. Non, elle n'est pas chez nous. Mais ne t'en fais pas, elle ne doit pas être très loin, elle finira par te revenir. C'est toujours ainsi "une aiguille ramassée en jouant dans le sable, se perd en jouant dans le sable !".

- *Lufwu-lua-ciula* bien que horriblement choquée :

Je te remercie, je vais continuer ma quête dans tout le village.

- Le Narrateur :

Partout où qu'elle aille, ce fut toujours la même réponse : Non on ne l'a pas vue ! Non on ne l'a pas vue ! Non on ne l'a pas vue ! Tout le monde n'avait que ces mots à la bouche, sauf un petit garçon

- Le garçon :

Moi je l'ai vue. Elle revenait du marché en compagnie d'un Monsieur et les deux couraient derrière des papillons. Je me rappelle que la scène m'avait amusé. Un Monsieur et sa femme qui jouent à attraper des papillons avec ce que cela comporte en chutes et fous rires, c'était amusant non ?

- Le Narrateur :

Un regard sévère de sa mère fit comprendre, au garçon, qu'il s'avancait trop loin et risquait d'être tenu complice d'on ne sait pas quoi. Aussi, le garçon se ressaisit et ne se rappela plus rien de précis, ni qui était le Monsieur ? Ni son nom, ni comment il était habillé ce Monsieur. Rien qui puisse permettre de l'identifier et de le retrouver.

- La mère du garçon pour la rassurer :

Moi je crois que Lungu a dû se réfugier quelque part, sûrement chez le fameux et mystérieux Monsieur que le petit a aperçu et qui serait sûrement en train de lui faire subir on ne sait au juste pas quoi. Les temps avaient changé, les gens ne sont plus les mêmes qu'avant. Ils ne respectent plus rien, ils se servent partout où ils peuvent. Et le monde est devenu fort dangereux pour les jeunes filles seules. Dans ce cas, il ne reste qu'une seule chose à faire, attendre demain et voir le chef du village. Lui pourrait faire fouiller toutes les cases et châtier le coupable.

- Le Narrateur :

La mort dans l'âme, *Lufwu-lua-ciula* dut se résoudre à rentrer chez elle et attendre le lendemain. Elle eut la plus détestable nuit de sa vie, pas de sommeil mais une succession de cauchemars aussi horribles les uns que les autres.

- Elle vit Lungu mukulu ku baana, son innocente petite, en train de se débattre contre l'étreinte d'un gros cochon gris qui prétendait en faire sa femme ! Elle se défendait très bien, courageusement, sans pleurer et le gros cochon dégoutté finit par lâcher prise !

- Elle la vit, la fois d'après, étendue nue, ligotée sur une vaste table, avec tout autour des gens armés de couteaux et qui se disputaient des morceaux de son corps pour leur repas. Elle s'adressa à ses agresseurs : ne gênez pas votre amitié pour une question de morceau de viande. Je propose que ce soit le plus fort d'entre vous qui ait le premier le droit de choisir son morceau et chacun suivra selon sa force. Alors chacun voulut être le plus fort et tout dégénéra en une grande bataille pendant laquelle Lungu fut oubliée et parvint à se tirer. -

- Elle la vit un peu plus tard courant, la tête et les épaules couvertes par une sorte de parapluie fait de feuilles tressées et qui était sensé la protéger d'une pluie tombant à grosses gouttes. Mais au bout d'un moment, la pluie ayant rongé ses pieds, elle s'écroula dans une rigole pleine d'eau en criant, maman ! Au secours ! Ça me brûle !

- Mais personne ne venait à son secours. Elle-même était trop loin pour la secourir. Mais bien au contraire, des mégères ayant le visage de - Mwa Musawu, la voisine, riaient et dansaient tout autour d'elle en hurlant : "qui mange seul, crève seul ! Laissons la crever ! Bonne leçon pour sa méchante mère !

- D'autres, non moins horribles pontifiaient et ricanait : "quelle est cette mère qui abandonne sa fille pour aller se pavaner au marché, alors qu'elle savait que de grossiers personnages rodaient autour d'elle ? C'est de sa faute ! C'est une criminelle, une sorcière ! Il faut la lyncher !

Cette nuit là, Lufwu-lua-ciula connut les affres de la mort et en vint même à souhaiter plutôt mourir que vivre avec de tels cauchemars. Aussi, bien avant l'aube, elle reprit les recherches et décida d'explorer la piste de la course derrière les papillons. Elle sortit ainsi du village et après avoir erré toute la matinée dans la brousse, elle aperçut au loin quelque chose ressemblant à du tissus et qui traînait par terre. Quelque chose la prévint en elle que cela pouvait être la robe de Lungu mukulu ku baana. Elle s'en approcha et reconnut que c'était bel et bien la belle robe de Lungu mukulu ku baana et l'argile dans laquelle elle était empêtrée devait être ce qui restait de son beau corps. Elle fut comme foudroyée et s'écroula sans connaissance à coté de ces macabres découvertes.

- Lufwu lua ciula :

Ma fille m'avait désobéi ! Le miroir trouvé sous son lit l'attestait donc ! Elle avait quitté l'enclos familial sans mon autorisation ! Sûrement avec le Monsieur dont parlait le garçon ! Elle s'était laissée entraîner fort loin, hors du village. Et la pluie l'a surprise et détruite. Pourquoi n'a-t-elle pas senti l'arrivée imminente de la pluie et décidé de se chercher un abri ? Elle savait très bien que la pluie lui serait fatale, je le lui avais dit et répété à satiété. Mais alors ? Il y a peut-être le fait que c'était sa première pluie. Elle n'en avait jamais connu avant cette minute fatidique. Comment aurait-elle pu deviner son imminence ? Oh ! Mon Dieu, pourquoi n'étais-je pas auprès d'elle ?

- Le Narrateur :

Elle se mit à recueillir les habits, les sandales, l'argile et tout ce qui faisait partie de sa fille pour les ramener à la maison. Et n'y tenant plus elle se mit à pleurer en chantant :

**Lungu eeh !
Lungu mukulu ku baana eh !
Lungu.
Meem' muHûambila
Lungu Mukulu Ku Baana eh !
Lungu.
Huatwa Huapela,
Lungu Mukulu Ku Baana eh !
Lungu.
Huipika ñshima
Lungu--mukulu ku baana eh !
Lungu.
KHuyi ku maayi
Lungu Mukulu Ku Baana eh !
Lungu.**

**nansha ku ñkunyi
Lungu Mukulu Ku Baana eh !
Lungu.**

Puis elle se mit en route en direction du village.

Lungu eeh !

**Lungu Mukulu Ku Baana eh !
Lungu.**

**Meem' muHûambila
Lungu Mukulu Ku Baana eh !
Lungu.**

**Huatwa Huapela,
Lungu Mukulu Ku Baana eh !
Lungu.**

**Huipika ñshima
Lungu-mukulu ku baana eh !
Lungu.**

**KHuyi ku maayi
Lungu Mukulu Ku Baana eh !
Lungu.**

**nansha ku ñkunyi
Lungu Mukulu Ku Baana eh !
Lungu.**

**Mum mum mum mum mum
Lungu-mukulu-ku-baana eh!
Lungu.**

**Meem' muHûambila
Lungu-mukulu-ku-baana eh!
Lungu.**

**Huatwa Huapela,
Lungu-mukulu-ku-baana eh!
Lungu.**

**Huipika ñshima
Lungu--mukulu-ku-baana eh!
Lungu.**

**KHuyi ku maayi
Lungu-mukulu-ku-baana eh!
Lungu.**

**Nansha ku nyunyi
Lungu-mukulu-ku-baana eh!
Lungu.**

Des vilains marabouts, déçus de ne pas recueillir une charogne à se mettre sous la dent, reprirent la chanson pour s'en moquer :

**Fyoto Fyototo
Fyoto Fyototo Fyototo Fyoto
Fyoto Fyototo
Fyoto Fyototo Fyototo Fyoto
Fyoto Fyototo
Fyoto Fyototo Fyototo Fyoto
Fyoto Fyototo
Fyoto Fyototo Fyototo Fyoto**

A l'approche du village, une grande agitation s'empara de ce dernier. Tout le monde comprit que Lufwu-lua-ciula avait retrouvé sa fille mais morte et ramenait ses restes. Et tout le monde, surtout les mères de familles, y alla de son indignation :

- Une femme âgée :

Ce n'est plus possible ! On ne peut plus laisser sa fille seule pendant un petit moment, sans qu'ils ne s'en emparent, la séquestrent, lui fassent subir des cochonneries et enfin lâchement l'assassinent ! Où allons-nous ?

- Une autre femme :

Voilà ce qui arrive quand on désobéit à sa mère ! Elle lui avait dit de piler le maïs, de l'apprêter en farine et de préparer à manger. Et elle lui avait formellement interdit de sortir pour aller à la rivière ou à la recherche du bois. Mais tête de mule comme certaines que je connais, elle est sortie. Et voilà ! Dieu l'a châtiée. C'est sûrement un crocodile qui l'a mangé. Car le crocodile mange ceux qui vont seuls à la rivière.

- Un homme :

Il ne faut pas accabler la pauvre fille. C'est de la faute de sa mère. Une bonne mère de famille ne laisse jamais ses enfants tout seuls, livrés aux exactions du premier venu ! Une bonne mère reste chez elle ! Elle ne sort jamais pour aller vagabonder dans le pays. Si elle doit le faire, c'est en compagnie de ses enfants sur lesquels elle continue à veiller. Mais quand on se prend pour un garçon, qu'on ne rêve que de bagarres et qu'on ne tient pas sur place, que voulez-vous qu'il arrive ? Cette sorte de femme, moi je trouve que c'est une véritable calamité !

Un autre homme :

Qui savait qu'elle avait un enfant ? Personne ne l'a jamais vu ? Alors ne serait-ce pas encore un de ses tours de magie pour se concilier la sympathie des villageois et qui aurait raté ? Nous on la connaît très bien. C'est une grande sorcière ! En tous cas, moi j'aimerais voir le corps de cet enfant pour y croire. Car ça pourrait être un truc pour s'emparer d'un enfant et le faire passer pour sien ressuscité. Avec elle, prudence donc.

- Mwa Musawu :la voisine:

Moi j'avais bien remarqué une jeune fille dans son enclos. Mais elle était si grossière, si mal éduquée, qu'on ne pouvait pas lui poser des questions pour savoir comment elle s'appelait et d'où elle sortait. Et comme moi je ne fréquente pas les gens qui prennent de haut tout le monde, je ne peux dire qu'une seule chose, cette fille existait bel et bien, je l'ai vue à plusieurs reprises tournant en rond dans son enclos.

- Un homme :

Si la fille existait comme tu le dis, qui est son père ? D'où venait-elle ? Depuis combien de temps était-elle là ?

- Mwa Musawu , la voisine :

Je ne sais pas. Je n'ai jamais vu d'homme la fréquenter. Seulement, je me rappelle qu'un jour, alors qu'elle était malade, elle m'a implorée pour que je lui fasse à manger et que je lui amène plein d'argile et puis elle s'est enfermée pendant deux jours, je crois. Et puis

j'ai vu la fille. J'en ai déduis qu'elle avait enfin trouvé une servante. Mais de l'argile je ne sais pas ce qu'elle a bien pu en faire, et pourtant c'était une grande quantité !

- Le Narrateur :

Ces révélations firent l'effet d'une bombe ! Le chef du village dut convoquer Lufwu-lua-ciula qui n'accepta de parler qu'en tête à tête. Elle lui révéla alors toute l'affaire, ses tenants et aboutissants. Le chef n'en crut pas ses oreilles.

- Le Chef :

Quoi ? Fabriquer un enfant à partir de l'argile ! ça ne s'est jamais vu dans le pays ! Ou bien tu mens effrontément, mais pour quelle raison ? Pour dissimuler quoi ? Un vol d'enfant ? La pratique de l'esclavage qui est interdite ? Ou bien serait-ce pire ? Une sombre affaire de sorcellerie comme certains le pensent. Alors le pays serait en grand danger ! Et il faudrait te neutraliser pour sauver ce qui peut encore l'être.

- Le Narrateur :

Lufwu-lua-ciula réexpliqua tout le mieux qu'elle pouvait mais plus elle expliquait, plus le chef croyait à un mensonge délibéré pour camoufler des pratiques de magie et penchait pour la solution de la neutralisation par sa mort. Car, invoquer Dieu, c'est faisable et même fort recommandé pour se sortir d'une impasse. Mais prétendre discuter avec Lui et l'amener à se rallier à son point de vue comme le ferait un simple mortel ! C'est avouer qu'on n'est pas un simple mortel comme tout le monde, mais un Mvidie. Pure folie ! Et le dialogue des sourds s'installa et fut sans issue, et Lufwu-lua-ciula eut conscience d'être menacée dans sa survie même.

C'est juste à ce moment là qu'un grand garçon, de 30 ans environs demanda à être entendu immédiatement, en présence de Lufwu-lua-ciula pour faire des révélations. Lufwu-lua-ciula accepta sans hésiter, elle avait crut comprendre qu'il devait s'agir du témoins des derniers moments de sa fille et qu'il pourrait avoir un message de sa part. Dès qu'il fut admis dans la case du chef, il se jeta aux pieds de Lufwu-lua-ciula et se mit à lui demander pardon en pleurant.

- Tshibangu :

Tout est de ma faute ! C'est moi le monsieur qu'on a vu en compagnie de Lungu mukulu ku baana. Je m'appelle Tshibangu mudyinike. Je suis né dans ce village et j'y habite avec mes parents. J'avais fait sa connaissance tout à fait par hasard. Je me promenais dans le village lorsque je l'ai aperçue dans l'enclos de sa mère. Elle m'a intrigué et je me suis approché pour lui parler. Au début elle était plus que farouche, sa mère lui ayant interdit tout contact avec des inconnus. Je me suis présenté, et avec le temps, je suis parvenu à m'en faire une amie.

- Lufwu lua ciula :

Etait-ce de toi le miroir qu'elle cachait sous son lit ? Je l'avais trouvé le même jour, mais je ne comprenais pas d'où il sortait.

- Tshibangu :

Oui, je lui en avais fait cadeau. Elle ne savait pas ce que c'était et voulait vous en parler. Mais vous étiez souvent si fatiguée qu'elle n'a pu le faire. Je l'aimais beaucoup et plus d'une fois je lui ai proposé de me présenter à sa mère afin que je puisse aller la voir au

grand jour. Mais elle redoutait que sa mère apprenne ainsi qu'elle lui avait désobéi et parlé à un inconnu. Et pourtant je n'étais plus un inconnu pour elle. Elle connaissait mon nom et savait où j'habitais. Un jour elle m'a demandé de faire un petit tour dans le village et elle s'est beaucoup intéressée à tout ce qui y vit, hommes, femmes, enfants et animaux qu'elle semblait découvrir pour la première fois. Elle ne savait pas grand chose, même pas d'où venait les enfants qu'elle confondait avec ceux d'animaux !

- Lufwu lua ciula :

Je me rappelle qu'elle m'a parlé d'animaux qu'elle avait vus et voulait me poser tout un tas de questions. Mais j'étais crevée, J'avais passé ma journée à faire des comptes avec mes revendeuses. Je lui ai promis d'en reparler avec elle le lendemain.

- Tshibangu :

Je me suis efforcé de lui expliquer tout ce qu'elle voulait savoir, le mieux que je pouvais. Un autre jour, elle m'a demandé comment et de quoi vivaient les gens ? Je l'ai amenée au marché et me suis efforcé de lui montrer tout ce qu'on y vendait. Je lui ai appris que tout ce qui était végétal provenait des cultures et lui ai promis de l'amener un jour aux champs, avec votre permission bien sûr. C'est en revenant du marché que nous avons croisé un papillon, une fleur volante comme elle disait. Elle s'est mise à courir derrière pour l'attraper ou savoir où il allait. Mais plus elle courrait, plus le papillon s'éloignait du village.

- Lufwu lua ciula :

Un garçon vous avait vus en train de courir derrière les papillons et me l'a dit.

- Tshibangu :

Que pouvais-je faire ? Je lui ai déconseillé de continuer la poursuite et lui ai promis de lui en ramener une autre fois autant qu'elle en voudrait et de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Mais elle était intenable et infatigable. Alors je n'ai pu que la suivre le plus près possible sans perdre l'espoir de la raisonner et la ramener chez elle. Je ne tenais pas à ce que sa mère découvre ses fugues. Mais à un certain moment, je sentis arriver la pluie. Je lui ai conseillé de rentrer et elle a accepté sans broncher. Elle était devenue brusquement sérieuse, comme rongée par une angoisse. Nous avons couru de toutes nos forces. Et puis elle s'est mise à hurler que la pluie la brûlait. Je n'y comprenais rien. J'ai seulement compris que je devais lui trouver un abri et la protéger de la pluie. Mais dans la brousse où nous étions, aucun abri possible à portée de vue. Puis elle s'est arrêtée et a commencé à fondre comme du sel dans l'eau, jusqu'à n'être plus qu'un tas d'argile au milieu de ses habits. Je fus pris d'une grande panique, j'eus conscience qu'on allait me rendre responsable de sa mort. Et je suis allé me cacher chez mes parents. J'avais même pensé quitter le village et partir au loin, mais la nuit, je l'ai vue en songe. Elle était rayonnante et elle me disait que tout allait pour le mieux pour elle. Qu'elle savait qu'elle n'était pas faite pour rester indéfiniment avec nous autres. Mais que cela lui faisait beaucoup de peine pour sa pauvre mère. Il fallait, d'après elle que j'aie la trouver pour la rassurer. Je dois vous avouer que ce n'est pas de gaieté de coeur que je fais cette démarche. J'aurais préféré être ailleurs, au loin. Mais je l'aimais et je continue à l'aimer de tout mon coeur. A défaut de partager sa vie, autant lui faire ce dernier plaisir. Maman, je suis votre homme, faites de moi tout ce que vous voudrez.

- Le Narrateur :

Lufwu-lua-ciula ne sut que répondre. De grosses gouttes de larmes descendaient sur ses joues et elle ne put que chanter sa supplique :

**Lungu eh !
Lungu-mukulu-ku-baana eh !
Lungu.
Meem' muHûambila
Lungu-mukulu-ku-baana eh !
Lungu.
Huatwa Huapela,
Lungu-mukulu-ku-baana eh !
Lungu.
Huipika ñshima
Lungu--mukulu-ku-baana eh ! Lungu.
KHuyi ku maayi
Lungu-mukulu-ku-baana eh !
Lungu.
nansha ku ñkunyi
Lungu-mukulu-ku-baana eh !
Lungu.
mum mum mum mum mum
Lungu-mukulu-ku-baana eh !
Lungu.
Meem' muHûambila
Lungu-mukulu-ku-baana eh !
Lungu.
Huatwa Huapela,
Lungu-mukulu-ku-baana eh !
Lungu.
Huipika ñshima
Lungu--mukulu-ku-baana eh !
Lungu.
KHuyi ku maayi
Lungu-mukulu-ku-baana eh !
Lungu.
nansha ku ñkunyi
Lungu-mukulu-ku-baan eh !
Lungu.**

Avec cette fois-ci Tshibangu qui l'accompagnait.

- Le chef :

J'ai enfin compris ce que tu me disais. J'ai compris et approuve ton profond désir de maternité qui a certainement ému notre Dieu d'Amour-Volonté. Mais celui-ci ne peut pas être un acte individuel, il est l'acte communautaire par excellence, impliquant la présence d'un deuxième parent pouvant, comme l'a fait spontanément ce garçon compléter tes défaillances. Aussi est-il réglementée et ne peut se faire n'importe comment. Tu as cru pouvoir innover dans ce domaine et la preuve t'est administrée que l'homme, quelle que soit son habileté, ne peut tout prévoir et construire du définitif dans ce domaine. La nature est irremplaçable et qu'on ne te reprenne plus à tenter des expériences similaires. Mon rôle étant avant tout d'apaiser le pays afin de permettre à la vie de se poursuivre sans difficultés, je décide de vous laisser rentrer chez vous et de vous interdire d'en parler à qui que ce soit.

- Le Narrateur :

Le chef convoqua ensuite tout le monde, hommes, femmes, vieux et jeunes pour leur donner la clef du mystère qu'ils venaient de vivre dans leur village et qui avait secoué tout le monde.

- Le Chef :

Nous venons de vivre, certains consciemment d'autres non un événement d'une grande rareté, un de ceux qui n'arrivent qu'une fois dans la vie d'un village. Je parle du malheur qui a frappé un des nôtres et qui a provoqué bien des questions chez beaucoup d'entre nous. J'ai fait mon enquête et je crois utile de vous annoncer ce qu'il en était exactement. Certains d'entre nous avaient cru voir une fille tourner en rond dans l'enclos familial de Madame Raisa-Kanyeba Lufwu lua ciula. Ce n'était nullement une fille réelle, en chair et en os que l'on voyait, mais le *muwvu*, une projection éthérée, de celle qu'elle souhaitait ardemment engendrer. Tous les initiés savent que l'enfant à naître, commence par fréquenter ses parents et tourner dans leur enclos bien avant sa conception et sa naissance. Il n'est souvent alors visible qu'aux yeux des initiés. Mais cette fois-ci, est-ce à cause de l'intensité du désir des parents ou parce qu'il s'agissait d'un enfant spécial ayant des titres de naissance exceptionnels, on ne sait pas très bien, son *muwvu* s'est rendu visible aux yeux de tous. Puis le moment venu, il a décidé de repartir causant alors une grande peine à sa mère et beaucoup de troubles chez certains. Il faut patienter, le vrai enfant ne tardera plus à être conçu, s'étant déjà annoncé. L'incident est clos, que chacun vaque à ses occupations et ne s'en préoccupe plus.

- Le Narrateur :

Lufwu-lua-ciula et Tshibangu partirent ensemble de la réunion du chef et comme elle paraissait affaiblie par cette épreuve, Tshibangu se sentit obligé de la raccompagner chez elle. Lufwu-lua-ciula le remercia et lui demanda de revenir plus tard pour le verre de dispersion du deuil, l'ultime adieu au défunt. Une semaine plus tard, Tshibangu se présenta chez Lufwu-lua-ciula. Elle était seule et portait une des robes de Lungu qui n'avait que 3 à 4 ans de moins qu'elle et la ressemblance était phénoménale. Quelque chose de bizarre se passa entre eux dès que leurs yeux se rencontrèrent. En un mouvement incontrôlé, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et se serrèrent fortement l'un contre l'autre. Lufwu-lua-ciula lui exprima toute sa gratitude pour le fait qu'il avait été le seul homme à avoir aimé sa fille et aussi pour l'avoir sauvée elle-même devant le chef. Ils parlèrent longtemps de Lungu mukulu ku baana et finirent par se jurer de ne plus jamais se quitter, et décidèrent de se marier. Avant la fin de l'année Raisa-Kanyeba, Lufwu-lua-ciula toute rayonnante de bonheur fut fière de présenter au monde sa nouvelle fille aussi splendide que Lungu-mukulu-ku-baana. Ayant hérité de sa beauté, elle hérita aussi de son nom. Ce qui permettait à sa mère et à son père, certains soirs, de chanter en chœur :

(Comme la pièce est terminée, tous les acteurs reviennent chanter avec le public pendant les salutations finales et les applaudissements.)

**Lungu eh !
Lungu-mukulu-ku-baana eh !
Lungu.
Meem' muHûambila
Lungu-mukulu-ku-baana eh !
Lungu.
Huatwa Huapela,
Lungu-mukulu-ku-baana eh !
Lungu.
Huipika ñshima
Lungu--mukulu-ku-baana eh !**

Lungu.
KHuyi ku maayi
Lungu-mukulu-ku-baana eh !
Lungu.
nansha ku ñkunyi
Lungu-mukulu-ku-baana eh !
Lungu.
mum
Lungu-mukulu-ku-baana eh !
Lungu.
Meem' muHûambila
Lungu-mukulu-ku-baana eh !
Lungu.
Huatwa Huapela,
Lungu-mukulu-ku-baana eh !
Lungu.
Huipika ñshima
Lungu--mukulu-ku-baana eh !
Lungu.
KHuyi ku maayi
Lungu-mukulu-ku-baana eh !
Lungu.
nansha ku ñkunyi
Lungu-mukulu-ku-baana eh !
Lungu.

FIN DE LA PIECE.